

JEAN-FRANÇOIS FONSON



1114

La Kommandantūr

COMÉDIE DRAMATIQUE

en trois Actes

Représentée pour la première fois à Londres, au Criterium-Theater,
le 25 Janvier 1915,
et à Paris, au Théâtre du Gymnase, le 28 Avril 1915.

Couverture et Illustrations de CHARLES MICHEL



LIBRAIRIE THÉÂTRALE GEORGES ONDET

83, Faubourg Saint-Denis, 83

PARIS

1917

Tous droits de traduction, de reproduction et d'analyse réservés par l'Éditeur
pour tous pays (COPYRIGHT BY G. ONDET, 1917), même pour la Hollande, le
Danemark, la Norvège, la Suède, la Russie et la Finlande.

JEAN-FRANÇOIS FONSON

La Kommandantūr

Comédie dramatique en trois Actes



LIBRAIRIE THÉÂTRALE GEORGES ONDET
83, Faubourg Saint-Denis, 83
PARIS

Tous droits de traduction, de reproduction et d'analyse réservés par l'Éditeur, pour tous pays (COPYRIGHT BY G. ONDET, 1917), même pour la Hollande, le Danemark, la Norvège, la Suède, la Russie et la Finlande.

A mon fils LUCIEN,
pour que, jamais, il n'oublie.
J.-F. F.

Il a été tiré de cet ouvrage,
sur papier des Manufactures impériales du Japon
(INSESTU-KIOKU),
VINGT-CINQ EXEMPLAIRES
numérotés (1 à 25) et paraphés par l'Éditeur,
au prix de Vingt-cinq francs l'un.

PRÉFACE

Afin de préciser les intentions que j'ai eues en faisant représenter « La Kommandantur » à Paris, en avril 1915, je crois utile de publier ici la lettre que j'adressai à M. Adolphe Brisson en réponse à l'article qu'il avait écrit sur ma pièce dans son feuilleton du « Temps » :

« Monsieur et cher confrère,

« C'est à vos sentiments de courtoisie — et je puis dire, n'est-ce pas, de cordiale confraternité ? — que je m'adresse pour vous demander la permission d'expliquer aux lecteurs du Temps quel but j'ai poursuivi en faisant représenter au Gymnase La Kommandantur.

« Croyez bien que jamais je ne me serais permis d'entrer publiquement en discussion avec vous s'il ne s'était agi que d'une critique exclusivement littéraire ; mais, cette fois, les circonstances tragiques que nous traversons ont voulu que l'on discutât bien plus l'opportunité des représentations de ma pièce que ma pièce elle-même.

« Certains ont été d'avis que, précisément en temps de guerre, c'était de guerre qu'il fallait parler ; d'autres, parmi lesquels vous êtes, ont estimé qu'il était fâcheux qu'on étalât sur une scène nos misères actuelles. C'est surtout ce reproche-là qui me peine, car il démontre qu'on

a méconnu mes intentions, sans doute de la meilleure foi du monde.

« Lorsqu'en novembre j'ai quitté Bruxelles, après bien des aventures dont vous n'êtes pas sans avoir entendu parler, je me suis rendu en Hollande. Là, l'esprit rempli de souvenirs tragiques, les oreilles bourdonnantes encore des chants de triomphe des Allemands dans ma ville natale, hanté par la vision des théories de pauvres gens fuyant Liège, Louvain, Aerschot, Malines, le cœur gonflé d'admiration pour le sang-froid, le courage et la dignité silencieuse de mes concitoyens, j'ai songé à dire toute leur vaillance, à montrer la grandeur et la noblesse de leur attitude. Nos poètes l'avaient fait, avec quelle beauté ! Nos orateurs avaient imité leur exemple ; je pensais qu'à mon tour il m'aurait été permis de le tenter... Ma façon, à moi, de m'exprimer, c'est le théâtre ! Que voulez-vous ? c'est mon métier ! Alors, pieusement — oui, cher monsieur, pieusement — j'ai écrit La Kommandantur.

« Je n'ai touché à la douleur des miens qu'avec des mains tremblantes d'émotion, avec le souci d'être juste et véridique, et de montrer mes compatriotes tels qu'ils étaient, exprimant leur patriotisme avec leur simplicité coutumière et leur héroïsme sans phrases, sans lyrisme, leur héroïsme ingénu, dirai-je, tant il avait la pudeur de sa grâce.

« Et, tenez, me permettez-vous de rappeler cette scène du premier acte, où mon vieux Jadot exprime l'amour qu'il a pour son pays ?

« Oui, Thérèse, dit-il, je t'aime bien, et les petits aussi. Jusqu'à

« présent, j'étais même certain que c'était toi que j'aimais le plus au

« monde. Quand nous avons perdu notre fils Henri, j'ai cru que je

« mourrais de chagrin ; alors, ta tendresse, la tendresse de Catherine...

« le petit Lucien... tout cela a fait que je me suis consolé !... Mais

« vois-tu, maintenant, je sens qu'au-dessus de toi, de Catherine et de

« Lucien, il y a quelque chose de plus grand, quelque chose qui contient

« tout cela, qui est tout cela, avec notre maison, les champs

« qui sont autour de la forme où je suis né, où nous nous sommes

« fiancés, les mauvais jours que nous avons passés, nos joies, nos

« douleurs ; quelque chose, enfin, qui est tout ce que nous avons

» aimé, tout ce que nous avons souffert ; quelque chose qui est dans

« ton cœur, qui est dans mon cœur, dans tous nos cœurs, et qui y

« est depuis toujours, sans même que nous le sachions... C'est notre

« pauvre pays ! Eh bien, oui, mon Dieu, notre patrie !

« Tu te souviens comme Henri se moquait de moi, parfois — gentiment,

« oh ! gentiment — quand je parlais du drapeau ou quand il me

« voyait mettre ma belle redingote des dimanches pour aller, à la

« place des Martyrs, aux fêtes de septembre ? Je sentais bien qu'il

» trouvait ça un peu ridicule, un peu « vieux genre », si tu veux... C'est

» qu'il ne savait pas, vois-tu ! Il était comme l'enfant qui n'a jamais

« vu sa mère malade, et qui s'est imaginé qu'elle ne mourrait

« jamais ! »

« Ce sont ces sentiments-là, mon cher monsieur Brisson, que j'avais tenu à exprimer dans ma pièce. Oui, presque tous, en Belgique, nous étions, avant cette guerre, comme le fils de Jadot. A force de nous sentir heureux, en sécurité chez nous, nous en étions arrivés à sourire parfois, lorsque nous assistions à des cérémonies d'un chauvinisme que notre neutralité semblait peu justifier. Aujourd'hui, c'est autre chose : j'ai assisté à Bruxelles au réveil émouvant de ces sentiments qu'exprime Jadot, j'ai admiré — avec quelle piété ! — le courage des humbles, la générosité des riches ; j'ai entendu la foule murmurer La Marseillaise derrière le corbillard d'un soldat français escorté par trois soldats allemands ; j'ai vécu à côté de Jadot les heures d'angoisse qu'il a passées à la kommandantur, tandis que, tous deux, nous nous attendions à être fusillés d'un instant à l'autre ; j'ai connu Spieckaert et Klache den Door ; j'ai vu leur vaillance, j'ai recueilli la promesse qu'ils m'ont faite d'aller rejoindre nos armées s'ils étaient rendus à la liberté.

« J'ai pensé que tout cela, il était bon de le dire, de le montrer à nos amis d'Angleterre et de France, afin qu'ils sachent que ceux qui sont restés là-bas, dans nos villes occupées, nos contrées envahies, n'ont pas changé, sont restés les ennemis irréconciliables des Allemands, et ne leur dissimulent ni leur haine ni leur dégoût, fussent-ils y perdre la liberté ou la vie.

« Ce qui m'avait encouragé à faire jouer La Kommandantur à Paris, après l'avoir fait jouer à Londres, c'est que la presse anglaise avait loué ma pièce unanimement et sans réserves, c'est que mes amis d'Angleterre, de Belgique, et puis ceux de France auxquels je l'avais lue, l'avaient trouvée saine et utile, et que personne, vous m'entendez, cher monsieur, personne, ne m'avait mis en garde contre le péril que vous me signalez dans votre article. Si, pourtant, quelqu'un l'avait prévu : M. le préfet de police, dont j'admire le sens des réalités, et qui

n'a cédé, d'ailleurs, que sur les raisons patriotiques que je lui ai données.

« Veuillez, mon cher confrère, ne trouver dans cette lettre aucune amertume, ni surtout aucune récrimination. J'ai tenu à vous dire l'unique but que j'avais poursuivi en demandant à M. Franck de monter La Kommandantur au Gymnase. Ce but, je le lui avais révélé, il l'avait compris et l'avait approuvé, ce dont je lui suis infiniment reconnaissant.

« Sans doute nous avons eu tort, puisque d'excellents Français, d'ardents patriotes comme vous, ont été choqués du spectacle de nos douleurs, trop vives encore. Avouez cependant que je pouvais me faire des illusions, puisque pendant les deux mois que ma pièce a été jouée, en français, à Londres, je n'ai entendu aucune note discordante. « Vérité en deçà des monts, erreur au delà. » On devrait toujours relire Pascal, mon cher monsieur Brisson !

« Pardon, mon cher confrère, d'avoir pris de votre temps et de votre place, et merci pour l'extrême galanterie que vous ne manquerez pas d'avoir vis-à-vis d'un confrère qui s'est peut-être trompé sur le choix d'un moment, mais qui a l'excuse de l'avoir fait avec les meilleures intentions du monde, et à une époque où il est tellement difficile de savoir exactement le théâtre qu'il convient de faire qu'en fin de compte il vaut mieux, peut-être, n'en pas faire du tout.

« Veuillez agréer, mon cher monsieur Brisson, mes salutations les plus confraternellement empressées.

« JEAN-FRANÇOIS FONSON.

« P.-S. — Quelqu'un dans la presse a été jusqu'à dire que j'avais « renié. mon prénom de Frantz. Voici pourquoi j'ai repris les deux prénoms qui se trouvent sur mon acte de naissance : pendant que j'étais à Bruxelles, au moment de l'occupation, j'entendais à chaque instant des Allemands

qui, dans la rue, s'appelaient du nom de Fritz ou de celui de Frantz ; ces noms me sont devenus insupportables. C'était bien simple, pourtant

Avec une courtoisie à laquelle je me plais à rendre hommage, M. Brisson inséra cette lettre dans sa chronique théâtrale du 24 mai 1915, et la fit suivre de commentaires que je crois devoir publier également :

« Je n'ajouterai que quelques mots à ces explications. Je ne crois pas que la sincérité et le désintéressement de M. Fonson puissent être mis en doute : tout ce qu'il possède à Bruxelles est aux mains des Allemands ; la vivacité agressive de son œuvre l'expose à de faciles et dures représailles. Cette menace ne l'a pas empêché de dire toute sa pensée sur l'opprimé et sur l'oppresseur, de peindre, tels qu'il les avait vus, le Boche sournois, brutal et féroce, le Belge indépendant, fier, irréductible, d'opposer à l'orgueilleuse et lourde suffisance de l'un la fermeté sans pose, la bonhomie goguenarde, l'humeur caustique et gaie de l'autre, l'ironie bruxelloise au despotisme germain. Les intentions de M. Fonson étaient pures, et nul, qu'il le sache bien, ne s'y est mépris. Son drame pathétique, indigné, familial et coloré conquiert le public anglais, obtint de lui un accueil dont la presse de Londres, unanime à le louer, nous apporta l'écho chaleureux. M. Fonson ne trouva pas moins de sympathie auprès de ses compatriotes qui lui sont reconnaissants d'avoir si cordialement plaidé leur cause. Il espérait, que dis-je ? il était sûr de rencontrer en France cette même approbation. Jugez de son étonnement, de son chagrin : un courant d'indifférence et d'hostilité, qu'elle ne parvint pas à remonter, se forma contre la pièce. On l'écouta, on l'applaudit ; on ne contesta point son mérite, on apprécia l'excellence de son but, et, toutefois, on la déclara inopportune. La critique fut plutôt maussade, la

foule se montra peu empressée. M. Fonson aurait tort d'attribuer cette froideur à quelque hostilité préconçue. J'ai essayé ici même d'en démêler les raisons. Notre sensibilité répugne à accepter certains spectacles qui l'impressionnent trop vivement. L'auteur allègue l'empressement, exempt d'embarras, que le spectateur anglais lui a témoigné. Mais les Anglais sont plus éloignés que nous ne le sommes des souffrances et des misères de l'invasion ; ils y compatissent d'une façon plus détachée, plus lointaine, par l'imagination et le cœur ; leur sol est inviolé ; ils n'ont pas comme nous un morceau de chair pris et déchiré dans le formidable engrenage de la guerre... M. Fonson fait encore observer que d'excellents Français, d'ardents patriotes, ayant lu son ouvrage, n'y ont rien relevé de répréhensible et y ont puisé, au contraire, une reconfortante et salubre émotion. Ces mêmes personnes, assises coude à coude devant la rampe, n'auraient-elles pas été affectées différemment ? La scène imprime aux mots, aux gestes et aux visages un relief inattendu. Le lecteur réfléchit, il analyse et contrôle ses sensations ; l'auditeur s'y abandonne, il ne réagit pas et suit l'irrésistible impulsion du premier mouvement. C'est ainsi que se constitue autour des ouvrages dramatiques cette atmosphère qui décide de leur sort. L'atmosphère ne fut point favorable à La Kommandantur. Nous éprouvions une gêne indéfinissable : le malaise de contempler, en témoins curieux et non exposés, des misères actuellement subies ; nous avions la petite honte de notre sécurité et de notre amusement ; nous avions enfin le sentiment que le réalisme de ces tableaux nous attristait sans utilité, sans profit moral, nous remuait sans nous ennoblir. La tentative nous semblait, non pas irrespectueuse, blessante ou inintéressante, mais prématurée. Nous rendions pleine justice à M. Fonson, nous eussions voulu lui apporter notre adhésion entière. Tout le monde, en cette aventure, a été de bonne foi... »

Adolphe BRISSON.

Je suis persuadé, en effet, que presque tout le monde, en cette aventure, a été de bonne foi.

Quant à moi, j'ai la conviction d'avoir fait œuvre patriotique et saine en écrivant « La Kommandantur » qui est un cri d'admiration pour mes compatriotes restés fiers et indomptés sous la botte allemande. Ce cri, je ne l'ai pas poussé « en témoin curieux, et non exposé, des misères actuellement subies », mais en acteur qui a souffert, parmi ses concitoyens, toutes les avanies, toutes les cruautés d'un ennemi implacable.

Au reste, le public jugera, et c'est bien humblement, mais sans que je m'adresse le moindre reproche et sans que m'émeuve la moindre inquiétude de conscience, que je soumetts cette œuvre à son jugement.

JEAN-FRANÇOIS FONSON.

Paris, le 5 janvier 1917.



DISTRIBUTIONS DE LONDRES ET DE PARIS

	De Londres.	De Paris.
ANTOINE JADOT, 58 ans . .	MM. Duquesne.	MM. Duquesne.
SIGFRIED WEILLER, 26 ans.	L. Baert.	Becman.
DERNSTEIN	P. Boïne.	Armand Bour.
KLACHE DEN DOOR	Libeau.	Libeau.
PIERRE GILBERT	L. Mathot.	L. Mathot.
FRAIGNEUX	J. Servais.	Guyon fils.
JEF SPIECKAERT	Duvivier.	Duvivier.
NOEL	Dieudonné.	Dieudonné.
L'OFFICIER ALLEMAND	Van den Baert.	Van den Baert.
1 ^{er} SOUS-OFFICIER ALLEMAND.	A. Robin.	Detramont.
2 ^e SOUS-OFFICIER ALLEMAND.	Durand.	Durand.
UN SECRÉTAIRE DE GUERRE .	Desjardin.	E. Beaudouin.
LUCIEN, 8 ans	Le petit Dubois.	La petite Juliette Malherbe.

DES PRISONNIERS CIVILS, DES SOLDATS ALLEMANDS.

CATHERINE JADOT, 22 ans .	M ^{mes} Jane Delmar.	M ^{mes} Jane Delmar.
THÉRÈSE JADOT, 50 ans . .	Bianca Conta.	Gina Barbiéri.
SUZANNE, 13 ans	Hélène Dieudonné.	Hélène Dieudonné.

(L'action se déroule à Bruxelles,
pendant l'occupation allemande, en 1914.)

Répertoire de la Société des Auteurs et Compositeurs
dramatiques,
12, rue Henner, à Paris. (Agence Alfred Bloch.)

ACTE PREMIER

Une salle à manger en sous-sol, comme il en existe dans la plupart des petites maisons de rentiers, à Bruxelles.

Dans le fond, à gauche, une fenêtre basse, au ras du trottoir, laisse apercevoir les jambes des gens qui passent dans la rue. A droite, séparée de la salle à manger par une porte vitrée (qui reste ouverte pendant tout l'acte), la cuisine, dont on aperçoit le fourneau.

A droite de la fenêtre, un petit escalier mène à une porte qui donne sur le vestibule de la maison.

Dans cette modeste demeure de petit fonctionnaire règne une propreté, bien flamande : les cuivres reluisent, tout est pimpant, tout brille. Sur la table, qui occupe le milieu de la scène, un tapis d'étoffe brodée de fleurs naïves. A gauche, un buffet. Six chaises sont rangées le long des murs. Sur l'entablement de la fenêtre, un géranium rutilant dans un rayon de soleil.

SCÈNE PREMIERE

ANTOINE et THÉRÈSE

(Au lever du rideau, Antoine, assis dans un grand fauteuil, lit *La Flandre Libérale*, tandis que sa femme, Thérèse, adossée dans l'embrasement de la cuisine, écoute, en

observant son mari avec inquiétude, les chants de soldats allemands qui passent, et dont on voit le bas du corps. On entend leurs pas cadencés.)

ANTOINE, en bras de chemise, se lève et jette son Journal sur la table.

Ah ! les cochons ! Et voilà cinq jours que cela dure ! 11 y en aura donc toujours ? (Il se rasseoit.)

THÉRÈSE allant à lui.

Tant mieux, tant mieux ! Tant plus il en passera, tant mieux ça vaudra ! (Antoine hausse les épaules.) Mais oui, mais oui, t'as pas besoin de hausser les épaules ! C'est peut-être moi qui l'ai inventée cette histoire- ! ? Rappelle-toi ce que Pierre nous a dit hier ; et il le savait peut-être bien, lui, Pierre, puisque c'est son ancien professeur, qui a un ami qui connaît un officier de l'état-major, qui lui a dit que Bruxelles est comme un gros morceau de lard qu'on aurait mis devant la souricière et que, plus il y en aura qui passeront, moins qu'il y en aura qui reviendront ! (Antoine allume sa pipe.) Ah ! bon ! tu fumes maintenant, et la pipe encore ! Ça va sentir bon, pour le déjeuner. (Antoine s'apprête à débourrer sa pipe. Il a l'air si piteuse que Thérèse, prise de pitié, se ravise.) Mais non, là, fume-la, ta pipe, mon pauvre homme, mais ouvre la fenêtre. Toi, au moins, tu as une consolation : tu fumes ta pipe ! (Elle ouvre la fenêtre et, voyant la rue déserte.) Tiens, on dirait qu'il y a un repos. (Elle regarde dans la rue.) Il n'y a plus de soldats, on n'entend plus rien. C'est-y que ça serait fini ?

ANTOINE

Ah ! non, va ! ça va recommencer tout à l'heure... Et puis, rien à faire là ! Enfin, je ne suis pourtant pas vieux ! Je

pourrais bien tenir un fusil comme les autres ! Mieux qu'un tas de blancs-becs qui ne savent pas. Je connais le métier, moi ! On n'a pas été sous-officier d'artillerie pendant cinq ans pour des prunes ! Enfin, Thérèse, tu ne trouves pas ? Je pourrais tout de même faire autre chose que de rester là, Dieu sait pourquoi !

THÉRÈSE, le calmant.

Tu as dit toi-même que c'était un poste d'honneur que le ministre t'avait confié.

ANTOINE

Qu'il a dit, oui ! Un poste d'honneur ! Recevoir ces cochons-là au ministère de la guerre ! Leur montrer le chemin, les voir traîner leurs sales boîtes dans les salons du ministre et dans mon bureau à moi ! oui, dans mon bureau, dans mon bureau où il n'y avait jamais un papier qui traînait. Et sais-tu ce qu'ils ont fait dans mon bureau ? Ils ont foutu dans un coin une sale paillasse où dort un sous-officier ; et, sur mon buvard, à la place de mon grand encrier, une cuvette et une aiguère !

THÉRÈSE

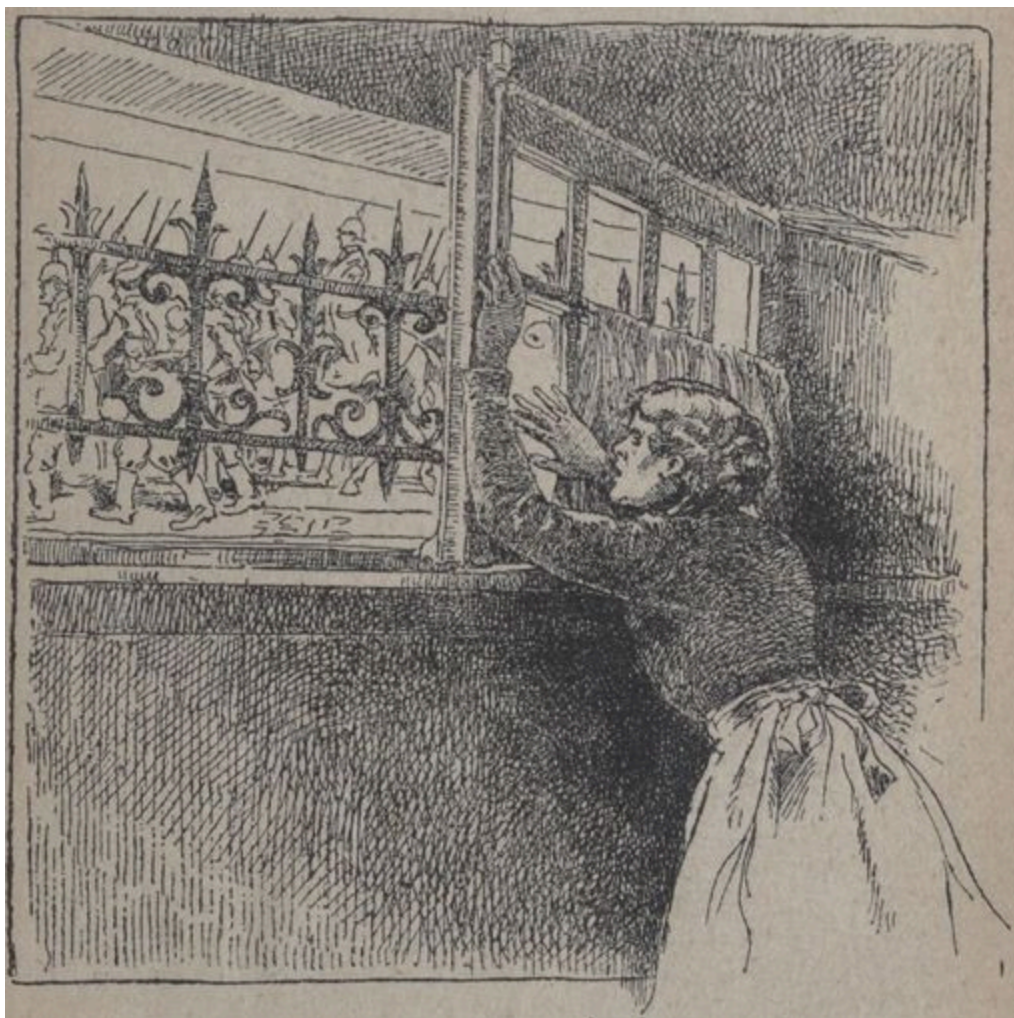
Ils ont fait ça ?

ANTOINE

Oui, ils ont fait ça, dans mon bureau à moi ! Vois-tu, Thérèse, je me suis laissé prendre dans cette affaire-là, parce que, m'a dit le ministre, comme j'étais le plus ancien fonctionnaire du ministère, c'était à moi que revenait l'honneur de remplir le plus triste des devoirs — ah ! oui, le

plus triste !... —, de montrer à ces crapules le chemin de cette maison où j'ai passé trente-cinq ans de ma vie.

Thérèse se précipité vers la fenêtre pour la fermer (page 16),



THÉRÈSE

Mon pauvre vieux !

ANTOINE

Eh bien, leur poste d'honneur m'a fait rougir de honte !
C'est pas ça, le poste d'honneur ; le poste d'honneur, c'est

sur le front, avec un fusil. (On entend de nouveau dans la rue les pas des soldats et leurs chants.)

THÉRÈSE, se précipitant vers la fenêtre pour la fermer.

Tais-toi, Antoine, pas si fort ! S'ils nous entendaient !

ANTOINE

Je m'en fous !

THÉRÈSE

Ah ! non, n'est-ce pas ? Assez de malheur comme ça ! Dans tout ça, tu ne penses plus à nous ? Moi, mon Dieu, je suis une vieille patraque maintenant, mais Catherine ? et notre petit Lucien, cet amour du bon Dieu qui n'a plus que nous depuis que notre pauvre fils Henri est mort et que sa femme l'a suivi si vite ! Y songes-tu, Antoine ? Tu veux te battre, à soixante ans ! (Mouvement d'Antoine.) Oui, oui. Oh ! cinquante-huit ! Tu aimes ton pays, mais il y a nous aussi, Antoine ! Enfin, tu nous aimes bien ?

ANTOINE

Oui, Thérèse, je t'aime bien et les petits aussi. Et, jusqu'à présent, j'aurais même juré que c'était toi et mes enfants que j'aimais le plus au monde ! Lorsque nous avons perdu Henri, j'ai cru que je mourrais de chagrin. Alors, ta tendresse, la tendresse de Catherine, le petit Lucien... c'était son papa que nous voyions renaître.... tout cela a fait que je me suis consolé, oui, consolé ! Mais, vois-tu, maintenant, je sens qu'au-dessus de tout cela, au-dessus de toi, de moi, de Catherine et de Lucien, il y a quelque chose de plus grand, quelque chose qui contient tout ça, avec notre maison, les champs qui sont autour de la ferme où je

suis née les promenades où nous nous sommes promenés, où nous nous sommes fiancés, les mauvais jours que nous avons passés, nos joies, nos douleurs, quelque chose enfin qui est tout ce que nous avons aimé, tout ce que nous avons souffert ; quelque chose qui est dans ton cœur, qui est dans mon cœur, dans tous nos cœurs, et qui y était depuis toujours, sans même que nous le sachions : c'est notre pauvre pays. Eh bien, oui, mon Dieu..., notre patrie ! Tu te souviens comme Henri se moquait de moi, parfois — gentiment, oh ! gentiment — quand je parlais du drapeau, ou quand il me voyait mettre ma redingote du dimanche pour aller, à la place des Martyrs, aux fêtes de septembre ? Je sentais bien qu'il trouvait cela un peu ridicule, un peu « vieux genre », si tu veux. C'est qu'il ne savait pas, Thérèse. Il était comme un enfant qui n'a jamais vu sa mère malade, et qui s'est imaginé qu'elle ne mourrait jamais !

THÉRÈSE

Mais veux-tu te taire, je ne t'ai jamais vu si découragé. Tu ne vas pas t'imaginer maintenant, parce que ces sales Boches sont à Bruxelles, que tout est perdu ? Puisque nous sommes le morceau de lard, je te dis... Et bientôt, va-t'en voir un peu s'il en restera seulement dix mille quand nos Alliés leur seront tombés sur la casaque. Non, mais, tu ne penses pas tout de même qu'ils seraient passés par Liège si nous n'avions pas voulu. (Antoine sourit.) Oui, oui. Oh ! tu souris, parce que tu te dis : « Elle est de Liège. » Mais je les connais, moi, les forts de Loncin, et de Bon-celles, et de Fléron, et tu l'as connu, toi, Léman ? Alors, tu crois comme ça qu'il les aurait laissés passer, Léman, si ça n'avait pas été pour les attirer dans un piège ? Tiens ! (Elle prend le journal qu'Antoine avait jeté sur la table.) Ah ! voilà... (Lisant.) « Bien que la ville soit occupée par les troupes ennemies, les forts de Liège tiennent toujours. »

ANTOINE

Eh bien ?

THÉRÈSE

Eh bien, c'est donc qu'il l'a fait exprès de les laisser passer, puisqu'ils tiennent, les forts...

ANTOINE, prenant le journal à son tour et lisant.

« Le 17 août. Communiqué officiel de l'état-major : Bruxelles peut être considéré désormais comme étant à l'abri de toute surprise de la part de l'ennemi. » (On entend dans la rue une musique militaire.)

THÉRÈSE, qui comprend toute la fausseté de ces nouvelles.

Mais alors, Antoine ?

ANTOINE

Est-ce qu'on sait ? Ce sont leurs chants qui vous énervent ; leur défilé qui dure, dure... ça finit par vous déprimer.

THÉRÈSE

Mais il ne faut pas, il ne faut pas !

ANTOINE, avec un regard résolu.

Tu as raison ! Il ne faut penser maintenant qu'au jour où ce sera notre tour d'aller chez eux. Alors... (Antoine, les poings crispés, se dirige vers l'arrière-cuisine.)

THÉRÈSE

Où vas-tu ? Tu sors ?

ANTOINE

Oui, je vais jusqu'au ministère.

THÉRÈSE

Au ministère ? Mais il est presque midi. Dans une demi-heure on va déjeuner et, tu sais, Pierre déjeune avec nous.

ANTOINE

Ah ! Pierre vient déjeuner ? Tant mieux ! (Antoine met ses bottines.)

THÉRÈSE

Attends, je vais t'aider. (Lui tapant sur le ventre familièrement.) Oai, oui, il est toujours là, ton bedon !

ANTOINE, avec un geste désabusé.

Oh ! bientôt il n'en restera plus.

THÉRÈSE, achevant de boutonner une bottine.

Là, en voilà une de faite, à l'autre maintenant... Et puis, il sera vite revenu, allez, aussi rond qu'avant, quand vous pourrez tous les jours retourner travailler tous les deux au ministère, ton ventre et toi, hein, bon papa ? (Elle a fini de boutonner la seconde bottine.) Et de deux !

ANTOINE

Merci. Tu es une brave femme. (Il l'embrasse et se dirige vers la porte.)

THÉRÈSE

Mais, enfin, qu'est-ce que tu vas faire à ton ministère ? Chaque fois tu en reviens un peu plus triste.

ANTOINE

Mais, voir un peu...

THÉRÈSE

Ah !

ANTOINE

Oui, et puis enfin, pendant trente-cinq ans j'y ai été tous les jours... alors...

THÉRÈSE

Sois de retour pour midi et demi.

ANTOINE

C'est à côté, et tu penses que ce n'est pas pour le plaisir de les voir...

THÉRÈSE

Mais alors, reste...

ANTOINE

Il vaut mieux tout de même qu'ils se sentent un peu surveillés par quelqu'un de la maison. (Thérèse le regarde avec un sourire dans lequel il y a un peu d'ironie et beaucoup de pitié attendrie.) Ne ris pas ; l'autre jour, il y en avait un, un grand escogriffe, avec une sale gueule dans un tas de poils roux, qui se vautrait avec ses grosses bottes sur le beau canapé d'Aubusson de M. le Ministre. Je l'ai regardé comme ça, sans rien dire, et tout doucement, un peu honteux, avec son rire bête de gros imbécile, il a retiré ses pieds du canapé. C'est des brutes, vois-tu, mais qui ont des âmes de valets.

THÉRÈSE

Allons, va et reviens vite. Ça te fera toujours prendre l'air. (Il sort, et on le voit passer sur le trottoir dans la rue. Thérèse, ouvrant la fenêtre.) As-tu la clef ?

ANTOINE, de la rue.

Oui.

THÉRÈSE

Midi et demi, tu sais ! (Elle ferme la fenêtre puis se dirige vers la cuisine, et arrose son rôti dont la sauce grésille.)

SCÈNE II

THÉRÈSE, CATHERINE, LUCIEN

(Le petit Lucien, six ans, apparaissant, du dehors, à la fenêtre de la cuisine, frappe à la vitre.)

THÉRÈSE, l'apercevant.

Bon ami, bon Dieu ! C'est Lucien ! Cet amour du bon Dieu ! Quelle bonne mine ! (Elle se précipite vers la fenêtre et l'ouvre.)

LUCIEN

Bobonne, tiens, voilà un céleri ! (Il le jette au milieu de la cuisine.) Et puis des pommes de terre. (Il en jette deux ou trois, puis rit de la farce qu'il a faite.)

THÉRÈSE, ramassant les légumes.

Ah ! le brigand ! Attends un peu ! Ah ! tu veux faire enrager ta grand'mère ! Ah ! ma cuisine ! ma belle cuisine toute propre ! (A ce moment une jeune fille, Catherine, prend Lucien par la main et le redresse.)

CATHERINE, du trottoir.

Attends un peu ! (Elle fait entrer Lucien dans le vestibule, au haut de l'escalier.) Allons, passe devant.

LUCIEN, descend l'escalier qui mène du vestibule à la cuisine ; Catherine le suit.

Ah ! bobonne, j'oubliais, un petit bouquet que j'ai acheté pour toi. (Il lui remet quelques fleurs.)

THÉRÈSE

Un bouquet que tu as acheté avec ton argent ? Comme tu es gentil ! (Elle cherche dans son porte-monnaie et lui donne vingt centimes.)

LUCIEN

Merci, bobonne. (Tirant la jupe de sa grand'mère.)
Bobonne ?

THÉRÈSE

Quoi ?

LUCIEN

Je peux aller jusqu'à la boutique du coin ?

THÉRÈSE

Pourquoi faire ?

LUCIEN

Acheter un fusil.

THÉRÈSE

Et si les Allemands t'attrapent avec une arme à feu ?

LUCIEN, faisant le geste de tirer.

Boum !

CATHERINE

Alors, va vite. (Lucien éclale de rire et sort en courant.)

SCENE III

THÉRÈSE, CATHERINE

CATHERINE, enlevant les victuailles de son panier.

C'est effrayant ce que tout augmente ! Le beurre est à quatre francs, les œufs à douze centimes.

THÉRÈSE

Douze centimes, les œufs ? Ça n'est pas cher !

CATHERINE

Oui, mais voilà : ce sont des œufs frais !

THÉRÈSE

Raison de plus.

CATHERINE

Ah ! tu ne sais pas ? Tu n'as pas vu l'étalage du crémier ? Eh bien, dans son étalage il a disposé les œufs dans de la mousse, en quatre petits tas.

THÉRÈSE, émerveillée.

Des nids ?

CATHERINE

Si tu veux. Et sur chacun de ces nids, une inscription :
« Œufs extra-frais, cinquante centimes ; œufs très frais,
vingt-cinq centimes ; œufs frais, douze centimes ; œufs...
dix centimes !... » J'ai pris les frais.

THÉRÈSE

Oui, c'est peut-être tout juste... Oh ! les beaux raisins !

CATHERINE

Des raisins du Hooylaert, maman ! à soixante centimes le
kilo.

THÉRÈSE

Un Allemand n'en volerait pas, à ce prix-là !
(S'exclamant.) Et un melon ! Oui, mais ça, vous savez,
Catherine, c'est du luxe, en temps de guerre ! (Raillant
Catherine.) Ah ! mais, Pierre aime bien le melon, je crois...

CATHERINE

Trente centimes, maman !

THÉRÈSE

Mais, si ça continue, nous aurons tout pour rien.

CATHERINE

Oui, mais la viande est à quatre francs.



THÉRÈSE

Quatre francs ! Et qu'est-ce que tu as pris ?

CATHERINE

Un poulet.

THÉRÈSE

Un poulet ?

CATHERINE

Pour deux francs.

THÉRÈSE

Deux francs, ça n'est pas possible, Catherine ? Deux francs ?

CATHERINE

Ce sont des poulets qui viennent de Malines ; les éleveurs ne peuvent plus les expédier en Angleterre, alors c'est nous qui les mangeons.

THÉRÈSE

Vivent les Alliés ! (Thérèse range les victuailles dans l'arrière-cuisine, tandis que Catherine débarrasse la table de tout ce qui l'encombre.) Catherine ?

CATHERINE

Maman ?

THÉRÈSE

Il va être temps de couvrir la table.

CATHERINE

Oui, maman, je suis en train.

(Elle met la nappe.)

THÉRÈSE

Tu n'as rien appris de neuf ?

CATHERINE

Oh ! oui, des tas de nouvelles ! Les Français sont à Ruysboeck.

THÉRÈSE

Déjà ?

CATHERINE

Ils auraient même repoussé les Allemands au-dessus de Hal !

THÉRÈSE

Non ? Pas possible !

CATHERINE

On le dit ; mais, c'est curieux, j'ai dans l'idée que ça n'est pas vrai et que les Alliés, au contraire, vont les attirer du côté de Maubeuge : et là, à l'abri des forts, ils leur flanqueront use de ces piles...

THÉRÈSE

Est-ce que tu as acheté les journaux ?

CATHERINE

Non, ils demandaient trop cher ; deux francs pour le Bien Public.

THÉRÈSE

Deux francs !

CATHERINE

Oui, tu penses si...

THÉRÈSE

Alors, on va rester sans nouvelles ?... Tu aurais peut-être bien fait de l'acheter ! (Mouvement d'étonnement de Catherine.) Oh ! pas pour moi, pour ton père.

CATHERINE

Deux francs, maman, deux francs, le prix d'un poulet !

THÉRÈSE

C'est vrai.

CATHERINE

Nous achèterons la Flandre Libérale cet après-midi. La deuxième édition, les nouvelles sont plus fraîches.

THÉRÈSE

Et c'est meilleur marché ?

CATHERINE

Non, c'est plus cher, mais les nouvelles sont plus fraîches.

THÉRÈSE, riant.

Œufs extra-frais ?

CATHERINE

Oui. Que veux-tu ? On a encore plus besoin de nouvelles que de pain.

THÉRÈSE (on entend ouvrir la porte de la rue).

Même si elles sont fausses ?

CATHERINE, écoutant.

Tiens, voilà papa qui rentre.

THÉRÈSE (Elle est retournée à son fourneau).

Tu n'as rencontré personne ?

CATHERINE

Ah ! oui, j'oubliais, c'est vrai. Devine qui ?...

THÉRÈSE, toujours à son fourneau.

Je ne sais pas, moi.

CATHERINE

Quelqu'un que tu connais bien.

THÉRÈSE

Fraigneux ?

CATHERINE

Non, pas Fraigneux. Au fait, qu'est-ce qu'il devient, Fraigneux ?

THÉRÈSE, venant à Catherine.

Je ne sais pas. Ton père le voit, je crois, tous les jours, dans les environs du ministère. Alors, du moment qu'il voit papa, lui, ça lui suffit.

CATHERINE

Quel type ! C'est un brave homme. Eh bien ! tu laisses ta langue au chien ?

THÉRÈSE

Oui.

CATHERINE

Siegfried Weiller.

THÉRÈSE

Non ! Siegfried Weiller ! Tu es sûre ? Mais ça n'est pas possible ! Tu l'as vu ?

CATHERINE

Oui.

THÉRÈSE

Il s'était sauvé le jour de la déclaration de guerre. Il s'est même sauvé grâce à l'argent que lui a prêté ton père.

CATHERINE

Tiens ! je ne savais pas...

THÉRÈSE

Oui, cinquante francs. Il n'avait pas eu le temps, disait-il, d'aller chercher de l'argent à la banque. Non, mais tu es certaine ? Tu as vu Siegfried ?

CATHERINE

Comme je te vois ! Il m'a même parlé !

THÉRÈSE (Elle va dans l'embrasure de l'arrière-cuisine.)

Attends !... (Affairée, appelant.) Papa !

ANTOINE, de la coulisse.

Quoi ?

THÉRÈSE

Viens ! (A Catherine.) Weiller ! Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

CATHERINE, arrangeant toujours le couvert.

Il m'a dit bonjour. Il m'a dit qu'il était content de me voir, qu'il était revenu à Bruxelles depuis...

ANTOINE, entrant.

Eh bien ?

THÉRÈSE, à Antoine.

En voilà une bonne !

ANTOINE

Quoi ?

THÉRÈSE

Catherine a rencontré Siegfried Weiller !

ANTOINE, calme.

Alors ?

THÉRÈSE

Vous ne trouvez pas cela extraordinaire ?

ANTOINE

Non, ils sont tous revenus ! Le marchand de fourrures, vous savez, Walter Schteinberg, « maison exclusivement belge »....

THÉRÈSE

Oui, comme ils avaient mis sur leur vitrine.

ANTOINE

... il est aussi revenu ; et, maintenant, on lit sur sa porte :
« Walther Schteinberg, de Frankfurt ! »

THÉRÈSE à Catherine.

Et qu'est-ce qu'il t'a dit, encore ?

CATHERINE

Qui ça ?

THÉRÈSE

Siegfried.

CATHERINE

Ah ! mais que... d'ailleurs, vous allez le voir ; il m'a. annoncé qu'il viendrait bientôt vous rendre visite. Comme je ne tiens pas à voir sa sale tête d'Allemand, je n'ai pas insisté et je suis partie. Mais il reviendra, vous verrez, il reviendra. Je le connais.

ANTOINE

Oui ; eh bien, qu'il vienne, je le prierai de passer ma porte.

THÉRÈSE

Écoutez, Antoine, il faut être juste : ce garçon a beau être Allemand, il a toujours été correct avec nous. Enfin, ce n'est pas de sa faute si l'Empereur nous a déclaré la guerre.

ANTOINE

Il est Allemand, ça me suffit ; le meilleur ne vaut pas la corde pour le pendre. Nous nous sommes tous laissé prendre aux façons de ces hypocrites qui venaient nous

voler les places de nos enfants, nous faire à nous-mêmes la concurrence chez nous, pénétrer dans notre intimité pour mieux nous espionner, quand ils n'épousaient pas nos filles pour mieux nous trahir !

THÉRÈSE

Oh oui ; mais ça, chez nous, ça n'a pas pris.

CATHERINE, qui a ouvert le tiroir du buffet.

Maman ? Où y a-t-il une propre serviette pour Pierre ?

THÉRÈSE

Dans le buffet, à gauche.

ANTOINE

Ça n'a pas pris parce que Catherine a été trop raisonnable pour faire une bêtise pareille ; sans cela, toi...

THÉRÈSE

Mon Dieu, c'est vrai, je n'étais ni pour ni contre ce mariage. Vous êtes bon, vous, Antoine ! Quand on n'a pas le sou ! Siegfried était un garçon rangé, sérieux, tranquille, travailleur. Il semblait avoir pour Catherine...

ANTOINE

Oui ! Et puis, savez-vous ce qu'il voulait ?... Il voulait surtout entrer comme employé volontaire dans la fabrique d'armes de guerre, et il comptait sur ma petite influence et sur son mariage pour l'y aider.

THÉRÈSE

Je ne peux pas croire à ces choses-là.

ANTOINE

Aujourd'hui, je suis sûr que c'est comme ça.

THÉRÈSE

Mais, puisqu'il voulait se faire naturaliser !

ANTOINE, éclatant.

Ah ! oui, naturaliser ! Il y a aussi les naturalisés ! Ceux-là sont pires que les autres ! Ils ne se contentent pas d'être espions, ils se font traîtres ; pour eux, c'est du luxe ! Et puis, qu'il ne vienne pas ici, je le fous par la fenêtre !

THÉRÈSE

C'est bon, c'est bon ! Ne vous fâchez pas, Antoine !

CATHERINE

Quelle idée de vous chamailler ! Et pourquoi ? Pour Siegfried ! Soyez tranquille, en voilà un que je n'aurais jamais voulu de ma vie, malgré toutes ses belles qualités de travailleur et d'homme rangé. D'ailleurs, les hommes trop rangés, moi... je m'en méfie. Ils poussent l'économie jusqu'à faire celle de leurs défauts ; et puis, un beau jour, ils dépensent tout à la fois !

THÉRÈSE

Enfin, vous reconnaîtrez que je n'ai jamais poussé à ce mariage !

CATHERINE

Mais non, maman, tu es beaucoup trop gentille pour ça ; et puis, ça n'aurait servi à rien !

THÉRÈSE

Non, mais c'est parce que votre père...

ANTOINE

Quoi ?... votre père ?

THÉRÈSE allant à Antoine.

Mais oui, c'est vrai, vous êtes de si mauvaise humeur aujourd'hui ! Il n'y a rien de bien ! Est-ce que vous avez eu quelque chose à votre ministère ?

ANTOINE, préoccupé.

Mais non.

THÉRÈSE

« Mais non » ; vous dites « mais non », mais, moi, je crois que si...

ANTOINE

Non, je n'ai rien eu au ministère, seulement...

THÉRÈSE, inquiète.

Ah !

ANTOINE

... quand je suis arrivé, il y avait là une espèce de sentinelle qui était devant le petit bureau que je m'étais réservé et où j'avais mis mes paperasses...

THÉRÈSE, à Catherine.

Vous voyez !

ANTOINE

Ce soldat m'a défendu d'entrer et m'a conduit chez un lieutenant.

THÉRÈSE, tremblante.

Bon ami, bon Dieu ! Et qu'est-ce qu'il a dit, le lieutenant ?

ANTOINE

Il m'a dit que je ne devais plus venir au ministère de la Guerre. Et il a ajouté, comme je m'en allais, de me tenir à sa disposition, chez moi, dans le cas où il aurait besoin de moi.

CATHERINE

Besoin de toi ?

THÉRÈSE

Pourquoi faire ?

ANTOINE

Est-ce que je sais ?

THÉRÈSE, rêveuse.

C'est drôle, ça !

CATHERINE, voulant la rassurer.

Mais non, maman, ça n'a rien d'extraordinaire. Papa connaît tous les coins du ministère. Ils peuvent avoir besoin de lui pour les guider, pour... enfin, pour toutes sortes de choses ; seulement, voilà : ce qui ennuie mon pauvre gros papa, c'est qu'il n'a plus son petit coin où il pouvait s'imaginer quelquefois, quand il était tout seul, que ces canailles n'étaient pas là ! (Elle s'approche de lui et entoure son cou de ses bras.) Hein, papa ?

ANTOINE

Peut-être bien que oui !

CATHERINE, s'efforçant de distraire ses parents de leurs pensées.

Ah ! maintenant, quelque chose d'important : est-ce qu'on mange le melon pour commencer le déjeuner, ou avec du sucre, comme dessert ?

THÉRÈSE

Pour commencer, à la française : Pierre l'aime mieux ainsi !

CATHERINE, la raillant.

Du moment que Pierre l'aime mieux, n'est-ce pas ?

THÉRÈSE

Mais certainement.

CATHERINE

Faut-il que tu sois heureuse d'avoir un futur gendre ?

THÉRÈSE

Oui, mais celui-là !

CATHERINE, taquinant sa mère.

C'est un z-oiseau.

ANTOINE, convaincu.

Ah ! oui, c'est un z-oiseau !

CATHERINE

Tu es gentil, mon petit papa !

ANTOINE

Non, je suis juste ! Pierre est un homme. Et, d'ailleurs, tu le mérites : tu es la plus brave enfant que je connaisse ! Et qu'est-ce que je dis, une enfant ? Tu es une vraie petite femme !

THÉRÈSE, attendrie.

Oh oui, pour ça...

ANTOINE, écartant sa femme.

Oui, c'est ça, laisse-moi causer un peu avec Catherine. (Thérèse, un peu vexée, s'en retourne à ses fourneaux. — Attirant Catherine tout contre lui.) Oui, une vraie petite maman ! Car, en somme, tu n'as presque pas eu le temps d'être une petite fille. Tu as été tout de suite la maman de Lucien. Presque jamais une distraction ! presque jamais un plaisir ! Je sais bien que nous n'étions pas riches et qu'il ne fallait pas dépenser ; c'est si peu de chose les appointements d'un sous-chef de bureau. Mais, tout de même...

CATHERINE

Je n'ai jamais manqué de rien.

ANTOINE

Ne manquer de rien, c'est manquer de tout le superflu ! Et, en te voyant si modeste dans ta petite robe, presque une robe de pauvre, je me dis maintenant, ma Catherine, que le superflu, pour une jolie jeune fille comme toi, c'est pour ainsi dire l'essentiel !

CATHERINE

Peut-être pour une petite jeune fille, et j'aurais sans doute été comme toutes les autres ; mais, moi, j'avais mon neveu ! Ah ! Lucien ! Il est toutes mes coquetteries. Et si tu savais comme j'en ai ! As-tu vu comme il est joli ? Et bien habillé avec son petit costume de marin et ses longues culottes ? Et puis sais-tu qu'il travaille très bien, il fait des

problèmes que je ne pourrais pas résoudre, moi ; et il devient si bon musicien. Ah ! Lucien !

ANTOINE

Justement, je voulais t'en parler. J'ai souvent pensé à Lucien et à toi, et je me demande si nous avons bien fait, ta mère et moi...

CATHERINE

Comment ?

ANTOINE

Oui, enfin, quand tu épouseras Pierre et que tu ne l'auras plus tout le temps auprès de toi, ton neveu, il va bien te manquer ?

CATHERINE

Comment, que je n'aurai plus Lucien auprès de moi ?

ANTOINE

Tu auras tes enfants à toi, Catherine, et... ton mari.

CATHERINE

Mais je garderai Lucien, n'est-ce pas ?

ANTOINE

Non, ma chérie ; Lucien restera près de son bon papa et de sa bonne maman.

CATHERINE

Alors, vous me le prenez ?

ANTOINE

Tu viendras le voir tous les jours ; il ira chez toi...

CATHERINE

J'en aurais fait un petit homme et vous me le prendriez ?

ANTOINE

Je ne te le prends pas, mais j'estime que tu n'as pas le droit de l'imposer à ton mari.

CATHERINE

Pierre t'a dit quelque chose ?

ANTOINE

Non.

CATHERINE

Alors

ANTOINE

Encore une fois, tu ne peux pas, étant donné que nous sommes là...

CATHERINE

C'est bien ! Je ne me marierai pas !

ANTOINE

Tu es folle, ma chérie !

CATHERINE

Non, papa, c'est tout à fait décidé : si vous ne me laissez pas Lucien, je ne me marie pas. (Dans l'arrière-cuisine, Thérèse écoute cette conversation avec une attention émue.)

ANTOINE

As-tu parlé de tout cela à Pierre ?

CATHERINE

Non, papa, mais je suis sûre que Pierre...

ANTOINE

Eh ! parbleu, moi aussi, je suis sûr. Ce que je disais, c'était pour toi, pour Pierre... et, mon Dieu oui ! (désignant Thérèse) pour elle.

THÉRÈSE, qui a entendu.

Pour elle, pour elle ! C'est aussi un peu pour toi ; avec toi, c'est toujours pour elle ! C'est vrai, ça, tu es aussi égoïste que moi. Je dois dire, ça va nous paraître drôle seuls tous les deux, là, comme deux imbéciles.

ANTOINE

Parle pour toi.

THÉRÈSE

Dans cette grande baraque.

CATHERINE

Et qui vous dit que vous serez seuls ?..

ANTOINE, s'approchant.

Mais...

CATHERINE

Dans cette grande baraque ? D'abord, elle est toute petite, votre grande baraque !

THÉRÈSE

Oh ! pour nous deux !

CATHERINE

Et puis, Pierre et moi nous serions peut-être très, contents de vous en demander un petit morceau, de votre baraque !

ANTOINE

C'est vrai ? Vous feriez ça ?

THÉRÈSE

Mais c'est une bonne idée !

ANTOINE, enthousiasmé.

J'arrangerais le second. Tu comprends, je supprimerais le mur de cloison qui sépare...

THÉRÈSE, joyeuse.

Ah ! il va être dans son élément ! Démolir et reconstruire... ça le connaît...

(On entend, dans là rue, des soldats allemands qui passent, en chantant le Wacht am Rhein.)

CATHERINE, atterrée et désignant les soldats.

Attendons... Ceux-là aussi en démolissent des maisons... et des projets...

ANTOINE, abattu.

C'est vrai ! Comme, malgré tout, la vie vous reprend... on oublie !...

LUCIEN, entrant, de la rue, avec son fusil.

Bon papa, tu peux retourner au ministère, je les ai tous tués avec mon fusil.

THÉRÈSE, allant fermer la fenêtre et restant au-dessus de la table.

Veux-tu te taire, ils seraient capables de te fusiller ! Ils en ont tué de plus petits !

LUCIEN, passant devant son bon papa et devant la table, se jette dans les bras de sa tante.

Ah ! mais qu'ils viennent ! Maintenant, je suis avec ma tante, moi, et j'ai mon fusil. Avec ma tante et mon fusil, je n'ai peur de personne !

(On aperçoit un jeune homme qui, du dehors, regarde dans la cuisine.)

LUCIEN, l'apercevant, bondit.

C'est mon oncle Pierre ! (Il grimpe l'escalier pour aller ouvrir. Catherine le suit ; tous deux sortent.)

SCÈNE IV

ANTOINE, THÉRÈSE, puis CATHERINE, PIERRE et LUCIEN.

THÉRÈSE, à Antoine.

Tu as l'air inquiet ?

ANTOINE

Moi ? Non, non.

THÉRÈSE

Je suis sûre que c'est l'histoire du ministère, hein ?

ANTOINE

Mais non.

THÉRÈSE

Enfin, ils ne peuvent rien te faire, puisque c'est M. le ministre qui t'a ordonné...

ANTOINE

Le ministre...

THÉRÈSE

Oui, le ministre lui-même...

ANTOINE

Mais, ma pauvre Thérèse, pour eux il n'y a plus de ministre.

THÉRÈSE, voyant arriver Pierre avec Catherine et Lucien
par l'escalier.

Non, mais, c'est-il pas vrai, Pierre, qu'ils ne peuvent rien
lui faire ?

PIERRE

Qui ?

THÉRÈSE

Les Allemands, à Jadot ?

PIERRE

Et pourquoi, grand Dieu, lui feraient-ils quelque chose ?
(A Thérèse.) Bonjour, bonne maman ! (A Antoine.) Bonjour,
bon papa.

ANTOINE, désignant Thérèse.

Mais, pour rien, c'est elle...

THÉRÈSE

Voilà ! Jadot est allé tout à l'heure...

CATHERINE

Oui, je lui ai déjà raconté.

THÉRÈSE, à Pierre.

Eh bien ?

PIERRE, haussant les épaules.

Ils ne feront rien du tout.

ANTOINE

Mais c'est ce que je disais.

THÉRÈSE, pensive.

Tout de même, moi, je trouve que, si Siegfried venait, il faudrait le recevoir. Qui sait, il pourrait peut-être nous être utile.

CATHERINE, coupant court.

A table ! Vous savez, Pierre est très pressé !
(On se met à table.)

PIERRE

Oh ! du melon.

THÉRÈSE

C'est Catherine qui l'a acheté ; je crois bien que c'est pour vous : elle sait que vous l'aimez.
(Tous se servent, et mangent.)

ANTOINE, après un temps.

Beaucoup de besogne à l'usine d'électricité ?

PIERRE

Dame, on ne chôme pas, et beaucoup d'ouvriers et d'ingénieurs sont au front.

ANTOINE

C'est que c'est une affaire compliquée que l'éclairage d'une ville comme Bruxelles,

(En causant, Pierre joue machinalement avec le fusil que Lucien avait posé sur la table.)

LUCIEN, à Pierre.

Donne-moi mon fusil.

PIERRE, riant.

Mais pourquoi faire, grand Dieu ?

LUCIEN, prenant son fusil des mains de Pierre, et le plaçant résolument à côté de lui.

On ne sait jamais !

THÉRÈSE, continuant sa pensée.

Vous savez, Antoine, moi, je crois que Siegfried Weiller pourrait...

ANTOINE

C'est bon...

THÉRÈSE

Mais, enfin, il nous connaît depuis longtemps ; il est Allemand, alors je me dis que peut-être si on t'ennuyait...

CATHERINE

Oh ! maman, encore ?

PIERRE

Qu'est-ce que c'est que ce Siegfried Weiller ?

CATHERINE, riant.

Un de mes anciens amoureux, auquel maman tient beaucoup, paraît-il.

THÉRÈSE

Si on peut dire ! Mais, Pierre, vous en avez entendu parler déjà... Mais si, c'est ce jeune Allemand qui travaillait à Bruxelles et qui s'est sauvé, vous savez, le jour de la déclaration de guerre.

PIERRE

Ah oui !

ANTOINE

Il nous a fait entendre autrefois qu'il aurait été heureux d'entrer dans notre famille.

THÉRÈSE, vivement.

Mais Catherine n'en a pas voulu.

PIERRE, à Thérèse.

Et vous croyez qu'il vous en sera très reconnaissant ?

THÉRÈSE

Je ne dis pas cela, mais nous n'avons jamais été brouillés pour ça ; Jadot lui a simplement dit qu'il ne voulait pas d'étranger dans la famille.

PIERRE, ironique.

Ça a dû lui faire plaisir.

THÉRÈSE

On ne peut jamais parler sérieusement avec vous ; vous pensez bien qu'on ne lui a pas dit ça comme ça !

PIERRE

Tout de même, ne comptez pas trop sur lui !

THÉRÈSE

Oui, mais papa voulait le flanquer à la porte, s'il venait...

ANTOINE

Ça va bien, ça va bien ! (A Pierre.) Tu n'as rien appris de nouveau ?

PIERRE

C'est tellement beau que je n'ose pas y croire.

CATHERINE

Oh si ! croyons-y !

THÉRÈSE

Dites vite !

PIERRE

Il paraîtrait que les Alliés auraient concentré leurs troupes dans l'est du Hainaut, et occupent les meilleures positions stratégiques de la contrée.

ANTOINE

Et les nôtres ? Où sont-ils, les nôtres ?

PIERRE

Une partie de notre armée, après la prise de Louvain, s'est retirée sous Anvers, tandis que le reste occupe Namur et la Meuse, soutenu par les Français qui sont accourus en masses compactes.

ANTOINE

Et l'artillerie ?

PIERRE

L'artillerie occupe probablement les positions qui lui ont été désignées par l'état-major.

ANTOINE

Pourvu qu'elles aient été bien choisies !

THÉRÈSE

Vous pensez bien que Joffre sait choisir des positions !

PIERRE

Les Alliés ont un double but : d'abord, arrêter l'invasion ; ensuite, envelopper l'ennemi en coupant derrière, lui ses communications.

ANTOINE

Très bien !

PIERRE

Seulement, pour cela, il faudrait que l'armée belge d'Anvers pût opérer sa jonction avec l'armée franco-belge de Namur.

ANTOINE

Naturellement.

CATHERINE

Et crois-tu, Pierre, que l'armée française occupe déjà en force suffisante des positions lui permettant de réaliser cette énorme opération ?

THÉRÈSE, emballée.

Moi, je crois que oui.

ANTOINE

Pourquoi ?

THÉRÈSE, confuse.

Je ne sais pas, une idée !

ANTOINE

C'est un plan grandiose ! Il faudra, par exemple, une solide artillerie !

THÉRÈSE, désignant Antoine, et le raillant.

Ah ! l'artilleur là, hein ! Pour toi, il n'y en a que pour l'artillerie !

ANTOINE

C'est que l'artillerie !... Tenez, une supposition : (Il dispose sur la table les objets qu'il a sous la main pour faire sa démonstration.) voici la Meuse. Je range mon infanterie sur la rive gauche et ma cavalerie, là, en éclaireur. Mais, si je ne suis pas soutenu par mon artillerie, que je dispose sur la rive droite du fleuve, à la première attaque des Allemands ma cavalerie est culbutée et mon infanterie est foutue dans la Meuse, comme je suis là ! (Il pose brusquement un verre sur la table et le brise.)

THÉRÈSE

Et t'as cassé un verre !

ANTOINE

Je m'en fous, c'est du verre blanc !

CATHERINE

Ça porte bonheur !

THÉRÈSE, dont le visage s'éclaire d'espoir.

Mais alors, Pierre, nous serions bientôt débarrassés de toutes ces punaises ?

ANTOINE

Bientôt ! bientôt ! Pas avant une quinzaine de jours, en tout cas.

THÉRÈSE

Non, mais pourquoi pas un mois ? Quinze jours ! Mais on mourrait de chagrin, à Bruxelles, si ça devait encore durer quinze jours. Tout de même, faudrait bien une semaine, hein, Pierre ?

PIERRE

Ça ! Vous m'en demandez trop ! Je vous répète ce qu'on m'a dit, et cela vaut ce que ça vaut !...

CATHERINE

Enfin ce sont, en tout cas, de bonnes nouvelles.

THÉRÈSE

Et c'est tout ? C'est tout ce que vous savez ?

PIERRE

Non, mais c'est plus triste...

THÉRÈSE et CATHERINE

Ah !

PIERRE

Oui. Ils ont recommencé, à Louvain !

ANTOINE

Encore ?

PIERRE

Il ne reste presque plus rien maintenant de la ville.

ANTOINE

Ah ! les bandits !

PIERRE

Ils ont fusillé huit cents civils !..... Ah ! et puis j'oubliais :
la concierge de l'usine, vous savez la mère Van Klaer.,.

THÉRÈSE

Oui.

PIERRE

Elle a reçu les médailles de ses trois fils.

THÉRÈSE

Tués tous les trois ! Quand ?

PIERRE

Le même jour, au fort de Loncin !

THÉRÈSE

Pauvre femme ! Comment a-t-elle reçu ce coup ?

PIERRE

Comme un coup de massue ! Elle n'a rien dit, elle n'a pas pleuré. Je l'ai vue, les yeux secs, des yeux qui semblaient ne pas voir. Le médecin que nous avons fait venir a très peur et a recommandé de lui donner du vin pour amener une réaction.

ANTOINE, à Catherine.

Il faudra lui en envoyer.

CATHERINE

Oh oui.

THÉRÈSE

Dire qu'il nous est arrivé quelquefois de nous plaindre de notre sort ! (Elle se lève et va à la cuisine.)

CATHERINE

Et cependant, jusqu'à présent, nous n'avons pour ainsi dire souffert que de la douleur des autres.

PIERRE

Cette douleur de tous, Catherine, fait pour chacun de nous une immense douleur !

CATHERINE, debout devant sa chaise.

Oui, mais ce n'est rien, pourtant, à côté de celle qu'on doit éprouver quand on a sur le front un fils, un mari, un frère...

PIERRE, regardant Catherine.
Ou un fiancé !

CATHERINE, confuse.

Oui, un fiancé. Pourquoi me dis-tu ça ?

PIERRE

Ne crois-tu pas qu'une fierté très noble les reconforte, ceux-là ?

CATHERINE, toujours debout, tremblante d'émotion.

Pierre, non, ne me fais pas penser à cela ; non, vraiment, je ne crois pas que j'aurais la force maintenant... Ce n'est pas de la lâcheté, mais tu comprends, oui voilà : c'est de le savoir parti. Savoir qu'à chaque minute, à chaque seconde... Et, tu comprends, je ne serais pas là, je ne pourrais rien ! Peut-être qu'à l'instant où je penserais à lui, où je m'imaginerais être à côté de lui, où je ferais avec lui de beaux projets, tu sais — comme on en fait à deux... quand on est toute seule, — qu'à cet instant-là, peut-être, déjà il serait mort ! Et ne pas savoir, ne pas être là ! faire le rêve d'une belle vie... avec un mort !

LUCIEN

Ma tante, qui est mort ?

CATHERINE se rassied.

Personne, personne, Dieu merci ! Nous sommes là tous ensemble. Tu vois, nous sommes là ! Ce n'est pas de notre faute si notre devoir nous a donné aujourd'hui un poste qui n'est pas périlleux. Tu vois, bon papa qui a l'air d'un jeune homme, eh bien tout de même il est trop vieux pour se battre.

LUCIEN

Et mon oncle Pierre ?

CATHERINE

Ton oncle Pierre ?... Eh bien, mais... on n'a pas voulu de lui.

LUCIEN

Tu es aussi trop vieux ?

CATHERINE, riant faux.

Trop vieux ! mais non ! C'est parce qu'il a eu un rhumatisme articulaire.

LUCIEN

T'as mal ?

CATHERINE

Il aurait mal s'il allait à la guerre, et c'est pour ça qu'on n'a pas voulu de lui. Il a voulu s'engager, d'ailleurs ; seulement il devait passer devant un nouveau conseil de revision... et puis la guerre, l'invasion, tout ça a été si vite... on n'a pas eu le temps.

(Thérèse rentre avec le rôti ; on se sent.)

LUCIEN

Alors, toi, tu ne te battras pas ? Moi, si j'étais assez grand, je voudrais me battre !

CATHERINE, le secouant.

C'est ça ! (Lui renouant avec impatience sa serviette autour du cou.) Maintenant, mange ta viande au lieu de poser des questions.

ANTOINE, à Pierre qui est devenu rêveur.

C'est l'échevin lui-même, Pierre, qui t'a demandé que tu restes à l'usine d'électricité ?

PIERRE

Oui.

ANTOINE

Je comprends qu'il ait tenu à te garder. C'est un service public important !

THÉRÈSE

Je crois bien ! Vous voyez Bruxelles dans les ténèbres !

CATHERINE

Ils seraient trop contents, les Allemands !

ANTOINE

Tu étais, en somme, le seul ingénieur qui restât à l'usine ?

PIERRE, pensif.

Non, mon chef était là, il aurait suffi.

ANTOINE

Mais il est vieux !

PIERRE

Il est très capable et très vert ! (Pierre est de plus en plus pensif pendant le long silence gêné qui suit cette scène. Tout à coup, retentit le timbre de la porte d'entrée.)

CATHERINE, heureuse de cette diversion.

Tiens ! on a sonné. (Elle se lève pour aller ouvrir.)

THÉRÈSE

Qui ça peut-il être ?
(Catherine a monté l'escalier qui va au vestibule et sort.)

SCENE V

LES MÊMES, SIEGFRIED WEILLER

SIEGFRIED, dans le vestibule ; léger accent allemand.

Mais je vous en prie, mademoiselle Catherine, je ne veux pas que vous vous dérangiez pour moi. Pas dans le salon, pas de cérémonies avec moi.

THÉRÈSE

Siegfried !

ANTOINE, mouvement de mauvaise humeur.

Oh !

CATHERINE, ouvrant la porte du vestibule.

Si vous le voulez absolument, descendez.

SIEGFRIED, apparaissant au haut de l'escalier.

(Mince, blond ; élégant, mais de cette élégance de mauvais ton des « employés volontaires » allemands qui abondaient dans Bruxelles avant la guerre.)

Non, non, je vous en prie, passez la première. (Elle passe.) Bonjour, monsieur Jadot.

ANTOINE, froidement.

Bonjour.

SIEGFRIED, à Thérèse.

Bonjour, madame Jadot.

THÉRÈSE, aimable, mais pourtant gênée.

Bonjour, monsieur Siegfried.

SIEGFRIED

A la bonne heure, madame Jadot ! Vous m'appellez par mon petit nom, comme dans le temps ! (Apercevant Pierre et le saluant avec réserve.) Monsieur...

(Pierre ne répond pas.)

THÉRÈSE, avec embarras.

C'est vrai, vous ne vous connaissez pas : (A Pierre). C'est vrai, Weiller, un de nos anciens amis... enfin, oui, qui était autrefois de nos amis.

SIEGFRIED, avec un sourire hypocrite, à M^{me} Jadot.

Ça reviendra, ça reviendra !

THÉRÈSE, présentant Pierre.

M. Pierre Gilbert.

CATHERINE, vivement.

Mon fiancé.

SIEGFRIED, piqué.

Je vous félicite, monsieur, et je dirais presque que je vous envie.

PIERRE

Si le moment n'était pas trop mal choisi ; oui, je comprends votre réserve.

SIEGFRIED

Voilà ! le tout, n'est-ce pas, est une question d'opportunité ?

PIERRE

N'est-ce pas ?

THÉRÈSE, présentant un fauteuil à Siegfried.

Asseyez-vous.

SIEGFRIED

Je vous dérange peut-être ? (Il s'asseyait.) Mais je vous en prie, continuez le déjeuner comme si je n'étais pas là.

THÉRÈSE, désignant la table.

Si le cœur vous en dit...

SIEGFRIED

Vous êtes mille fois trop aimable.

THÉRÈSE

A la fortune du pot ! A la guerre comme à la guerre !

SIEGFRIED, riant.

A la guerre comme à la guerre ! C'est un mot de circonstance, madame Jadot.

ANTOINE

Oui, c'est comme ça qu'on rit chez nous, depuis quelque temps, tenez, depuis le jour où vous êtes parti.

SIEGFRIED

Ah ! oui, c'est vrai, je m'en souviens, le jour où je suis parti... C'est même une des raisons pour lesquelles je viens vous voir aujourd'hui, monsieur Jadot, pour vous remercier. Vous avez été si bon ce jour-là, si humain ! Jamais je n'oublierai, et si je peux un jour, après que tous ces tristes événements seront passés et que nous pourrons vivre de nouveau en bonne amitié, vous rendre la pareille, je ne manquerai pas.

THÉRÈSE

C'est bien ça, de ne pas être un ingrat !

SIEGFRIED

Un ingrat, madame Jadot, moi ! Siegfried Weiller n'oublie jamais ce qu'on lui a fait ! (Regard à Catherine.) Vous m'avez prêté cinquante francs, monsieur Jadot, je ne l'oublie pas. Voilà quarante mark ; oui, le compte est juste, le mark est à un franc vingt-cinq en Belgique. Ah ! oui, le

jour où je suis parti, je m'en souviens aussi, ils n'ont pas été gentils ! J'ai cru que je n'arriverais pas vivant ! Enfin, c'est des choses qu'il vaut mieux laisser dormir, ce qui est passé est passé, et tout cela s'arrangera plus tard, très bien, vous verrez, quand la Belgique sera plus-prospère que jamais, quand son commerce aura centuplé dans le monde, quand Bruxelles sera devenu une des plus belles villes de l'Europe, et qu'Anvers, avec Hambourg, sera le plus beau port qui aura jamais existé ! Alors, monsieur Jadot, vous verrez que Siegfried Weiller n'a pas oublié que vous lui avez prêté cinquante francs, pour qu'il se sauve, quand on lui donnait des coups de pied dans son derrière (S'adressant à Pierre), car, monsieur, monsieur...

THÉRÈSE

Gilbert.

SIEGFRIED

... Guilbert, on m'a donné des coups de pied dans mon derrière ; mais ça n'est rien, je suis revenu.

CATHERINE

Naturellement.

SIEGFRIED, se retournant vers Cathérine, avec un regard mauvais.

Comme vous dites.

PIERRE

Alors, vraiment, vous croyez que la Belgique aura une ère de si grande prospérité après la victoire des Alliés ?

SIEGFRIED

Quand ça ? qui ça, les alliés ? Quels alliés ? Ah oui, je comprends : les Allemands et les Autrichiens ; oui, c'est ça !

PIERRE

Monsieur, si je n'étais pas ici un invité, je vous dirais que, s'il s'était agi, dans mon esprit, des Allemands et des Autrichiens, je les aurais appelés non pas des alliés, mais des complices. Seulement, je ne suis pas ici chez moi... (A Jadot.) Permettez-moi de me retirer.

ANTOINE, se levant, à Pierre.

Reste ; depuis tout à l'heure, je ronge mon frein.

THÉRÈSE, inquiète.

Antoine !

ANTOINE, impérieux.

Tais-toi ! D'abord, Pierre, tu es ici chez toi, et c'est monsieur qui va bien gentiment s'en aller.

SIEGFRIED, prenant son chapeau.

Ach ! je n'ai pas de chance, je sens que je me suis mal exprimé. Que voulez-vous, je ne sais pas assez bien le français ; et puis, j'ai tant d'amitié pour vous et vos compatriotes, que je prends déjà pour des réalités ce qui n'est qu'en train de... se réaliser ! Excusez-moi. Je comprends votre chagrin.

ANTOINE

C'est ça ! En attendant, monsieur Weiller, laissez-nous avoir notre chagrin entre nous, en famille !

SIEGFRIED, feignant l'embarras.

C'est que, monsieur Jadot, malheureusement, je ne peux pas ; j'étais si content de venir vous voir, et j'aurais préféré croyez-le bien, que ma visite n'eût que ce but.

ANTOINE

Qu'est-ce que vous voulez dire ?

SIEGFRIED

Oui, vous savez qu'à la suite d'un accident, j'ai eu une hernie. (Répondant à un léger sourire de Catherine.) Je vous demande pardon, mademoiselle, tout le monde peut avoir une hernie. Alors, j'ai été réformé, mais chacun sert son pays comme il peut. (Regardant Pierre.) En Allemagne, tout le monde sert son pays.

PIERRE, qui est resté debout, à sa place, bas à Catherine.

Oh ! cet homme, tu vois !

SIEGFRIED

Moi, je suis attaché au service de la kommandantur, je fais les enquêtes... les perquisitions dans les maisons où il y a des soupçons... enfin...

ANTOINE

Vous êtes de la police ?

SIEGFRIED

Oh ! de la police ! Non, du service contre l'espionnage !

ANTOINE

Ah !

SIEGFRIED

J'ai appris, à la kommandantūr, que vous étiez l'objet de certains soupçons... — oh ! des soupçons seulement — de la part du gouvernement allemand de la Belgique, et je me suis dit : « Pauvre M. Jadot ! Pauvre M^{me} Jadot ! Pauvre M^{lle} Catherine ! Comment je vais les tirer de là ? » Et c'est moi qui l'ai prise, l'enquête, dans mes mains !

THÉRÈSE

Asseyez-vous, monsieur Siegfried.

SIEGFRIED

Non, merci, madame, j'ai tout de suite fini. (S'adressant à Jadot.) Malheureusement, vous êtes un fonctionnaire du ministère de la guerre. Quelle imprudence vous avez faite de rester ici, et dans le ministère encore, le jour où MM. les officiers de l'armée impériale arrivent ! Alors, comme ils savent que tous les jours on communique de Bruxelles avec Anvers, on vous soupçonne, naturellement.

THÉRÈSE

Mais vous leur avez dit, n'est-ce pas, que ce n'était pas vrai, qu'Antoine est un brave homme, enfin...

SIEGFRIED, se tournant vers Thérèse.

Il n'y a rien de déshonorant à servir son pays, même comme ça ! Seulement, le gouvernement allemand de la Belgique a le devoir de prendre ses précautions, vous devez le comprendre. Alors, j'ai préféré venir moi-même pour ne pas vous effrayer... bien que j'aurais mieux aimé une commission plus agréable...

ANTOINE

Finissons-en ! Puisque vous venez pour m'arrêter, arrêtez-moi.

SIEGFRIED

Arrêter ? Non, pas vous arrêter, monsieur Jadot, vous prier de passer à la kommandantur.

ANTOINE

Quand ?

SIEGFRIED

Quand vous voulez, je ne suis pas pressé, faites à votre aise. (Regardant par le soupirail, à travers lequel on voit quatre pieds de soldats allemands qui attendent.) Ils ont bien le temps aussi, ceux-là, de manger plus tard, quand nous aurons fini.

ANTOINE, qui a compris.

Thérèse, va chercher mon pardessus et mon chapeau.

THÉRÈSE

Mais, finis de manger !

ANTOINE

Non, je n'ai plus faim.

CATHERINE

Veux-tu un peu de vin ?

ANTOINE

Non, ne débouche pas cette bouteille, Pierre la portera à la concierge de son usine. Cette pauvre femme est malade. (A Weiller, qu'il regarde fixement dans les yeux.) Oui, figurez-vous qu'on lui a apporté aujourd'hui les médailles de ses trois fils, qui ont été tués à Loncin par des compatriotes à vous.



SIEGFRIED

C'est une chose terrible, la guerre !

THÉRÈSE, revenant avec le chapeau et le pardessus de
Jadot.

Voilà ! (Elle veut l'aider à mettre son pardessus).

ANTOINE, lui arrachant des mains le pardessus.

Non, non, laisse. Voyez, monsieur Weiller, je suis encore souple ! C'est-il pas malheureux : je suis solide ; je suis un ancien sous-officier, et on n'a pas voulu de moi pour casser la gueule à un tas de freluquets... (le toisant) comme en connais.

SIEGFRIED

Ah ! monsieur Jadot Vous aussi, vous avez toujours le petit mot pour rire !

ANTOINE.

Allons, partons !

THÉRÈSE, atterrée.

Antoine, tu vas revenir, n'est-ce-pas ? A quelle heure reviendras-tu ?

(Antoine, sur l'escalier, se retourne et regarde Weiller comme pour l'interroger. Weiller ne répond pas et reste impassible.)

THÉRÈSE, à Weiller.

Vous croyez, monsieur Weiller, qu'il sera rentré pour le dîner ?

SIEGFRIED

Je le souhaite, madame, à moins que l'officier chargé de l'instruction...

ANTOINE

Oui, oui, c'est bon, venez, venez. Au revoir.

(Il sort précipitamment, pour ne pas faire voir son émotion. Siegfried le suit.)

THÉRÈSE, après un instant de stupéfaction.

Antoine ! Eh bien ! Il est parti ! Il est parti ! Catherine, il est parti !

LUCIEN, se précipitant dans les bras de sa grand'mère.

Bon papa est parti ! Bobonne, où va bon papa ? Il est parti avec les soldats qui étaient devant la fenêtre. Bobonne, il est parti, bon papa est parti !

(Thérèse, hébétée, semble ne pas comprendre.)

PIERRE, à Catherine.

Catherine, tu vois ? Demain ce sera mon tour, ce sera le tour de tous les hommes de mon âge ! Tu dois être raisonnable ! Tu comprends, je t'assure, je le sens très profondément, il faut que je parte !

THÉRÈSE, se levant et tenant Lucien contre elle.

Quoi ? Quoi ? Où ça ? Ah ! non, n'est-ce-pas ? pas à la guerre ? Vous battre ! Eh bien, et nous ? Toutes seules, toutes les deux seules avec le petit !

CATHERINE, avec énergie, transfigurée.

Maman, Pierre a raison, il faut qu'il parte ! S'il ne partait pas, il ne me le pardonnerait jamais. Il y aurait quelque chose, toujours, entre nous ; et, qui sait, peut-être que, moi aussi, un jour, je lui en voudrais de ne pas être parti malgré moi. Oui, il faut qu'il parte ! Pierre, mon Pierre, va te battre !

(Thérèse entraîne Lucien doucement et sort avec lui par la cuisine, en pleurant.)

PIERRE, prenant Catherine dans ses bras.

Je savais bien que tu aurais du courage.

CATHERINE

Elles ont toutes du courage.

PIERRE, après l'avoir longuement embrassée.

Au revoir, Catherine.

CATHERINE, prenant tendrement la tête de Pierre dans ses mains.

Au revoir, Pierre. Embrasse-moi, embrasse-moi bien fort, comme je rêve depuis longtemps que tu m'embrasserais un jour ! (Ils s'embrassent longuement sur les lèvres.) Maintenant, Pierre, c'est comme si nous étions mariés ! Je penserai à toi tout le temps, tout le temps, et j'aurai beaucoup de courage ! Je te le promets pour que tu sois content de moi quand tu reviendras.

PIERRE

Oui, Catherine, je sais que je serai content de toi.

CATHERINE, qui s'efforce de dominer son émotion en disant des choses banales.

Fais bien attention, la nuit, de ne pas prendre froid. Tu sais, maintenant, les nuits vont devenir fraîches. Tu tâcheras de me faire savoir où tu es pour que je puisse t'envoyer une écharpe. Je te la ferai en grosse laine ; c'est léger et c'est très chaud. Emporte de bonnes chaussettes de laine. Comment vas-tu les rejoindre ?

PIERRE, vivement, avec un sourire de joie.

Oh ! ne t'inquiète pas, je sais.

CATHERINE, un peu triste.

Tu y avais déjà pensé ?

PIERRE, confus.

Enfin... je m'étais informé.

CATHERINE, sur un ton de léger reproche.

Pourquoi ne me l'avais-tu pas dit ?

PIERRE

Je sentais que tu me l'aurais demandé bientôt.

(Il embrasse silencieusement sa fiancée, puis se détache d'elle et gravit lentement l'escalier. Catherine le suit des yeux, les bras tendus vers lui ; une émotion intense la secoue. Il franchit la porte, on le voit passer devant la fenêtre. Catherine continue à suivre du regard sa silhouette dans la rue. Quand il disparaît, elle éclate en sanglots, accoudée sur le rebord de la fenêtre.)

CATHERINE

Il ne reviendra plus ! Il ne reviendra plus ! !...

(RIDEAU.)

ACTE II

Un bureau du Ministère de l'Intérieur, à Bruxelles, où s'est installco la Kommandantûr.

Dans le fond, une porte ouvrant sur une grande pièce sombre ; à gauchco, une fenêtrco qui donne sur une cour intérieure ; à droite, la portco d'entrêe. Comme meubles, une table et quelques chaises.

Dans cette petite pièce, transformée en cachot, une vingtaine de prisonniers forment des groupes pittoresques : les uns sont couchés par terre, d'autres assis sur le parquet ; d'autres, debout, regardont à travers la fenêtrco fermée. La plupart sont humblement vêtus. Plusieurs d'entre eux causent à voix basse.

Deux sentinelles, casquées, les gardent, baïonnette au canon.

SCÈNE PREMIÈRE

**JEF SPIECKAERT, DURAND, KLACHE DEN DOOR,
VOET-CAPOEN, ADOLPHE, KNULE, LES AUTRES
PRISONNIERS,**

JEF SPIECKAERT, accent bruxellois, s'adressant à Klache den Door.

Zeg Jan, je crois qu'on va changer la garde.

KLACHE DEN DOOR

Ce serait pas trop tôt. Si on pourrait avoir le sergent d'avant-hier.

SPIECKAERT

Oui. Oh ! celui-là, c'était un bon !

ADOLPHE, fort accent wallon.

Tu dis, m'fi ?



SPIECKAERT

J'te dis, spèc' de tièce di hoys, qu'on va changer la garde.

ADOLPHE

Si c'est soulmin qu'on pourrait en avoir un, là, savez, qui nous laisserait fumer !

KLACHE

Attention, les v'là.

(On entend, dans la coulisse, un bruit d'arme qu'on remue, et des pas. Un sous-officier, accompagné d'un soldat, vient remplacer les hommes de garde, qui s'en vont.)

SPIECKAERT, qui causait avec quelques-uns de ses compagnons, désigne à ses camarades le sous-officier qui s'est approché de la table et feuillette un journal allemand.

Sapristi, c'est un qu'on n'a pas encore vu.

KNULE, fort accent bruxellois, à Durand.

Est-ce que tu crois qu'avec celui-là on pourra fumer ?

DURAND, avec un geste d'indifférence.

Je ne sais pas ; d'ailleurs, je ne fume pas.

(Il fait le geste de celui qui s'en moque...)

KNULE

Ah ! tu ne fumes pas ?

DURAND

Non, je suis cardiaque.

KNULE, qui ne comprend pas.

Ah ! tu es... Qu'est-ce que ça est, pour une affaire ?

DURAND

Comment ?

KNULE

Oui, enfin, qu'est-ce que c'est que tu dis là... « cardiaque » ?

DURAND

C'est une maladie.

KNULE

Ferdouche ! on voit bien que vous êtes Suisse, vous, pour avoir comme ça des maladies de riches. Vous n'avez peut-être pas toujours été marchand de journaux interdits ?

DURAND

Non, j'étais régisseur à Genève, en 1880...

KNULE

Tenez, tenez...

(La conversation continue).

SPIECKAERT, à Klache, désignant le sous-officier.

Attends, je veux le sonder.

KLACHE

Le sonder ? Oui, mais, écoute un peu, ça va pas nous attirer des ennuis, hein ? Parce que, moi, j'en ai déjà assez d'être en prison, vous savez.

SPIECKAERT

Qu'est-ce que vous voulez dire, avec tes ennuis ?

KLACHE

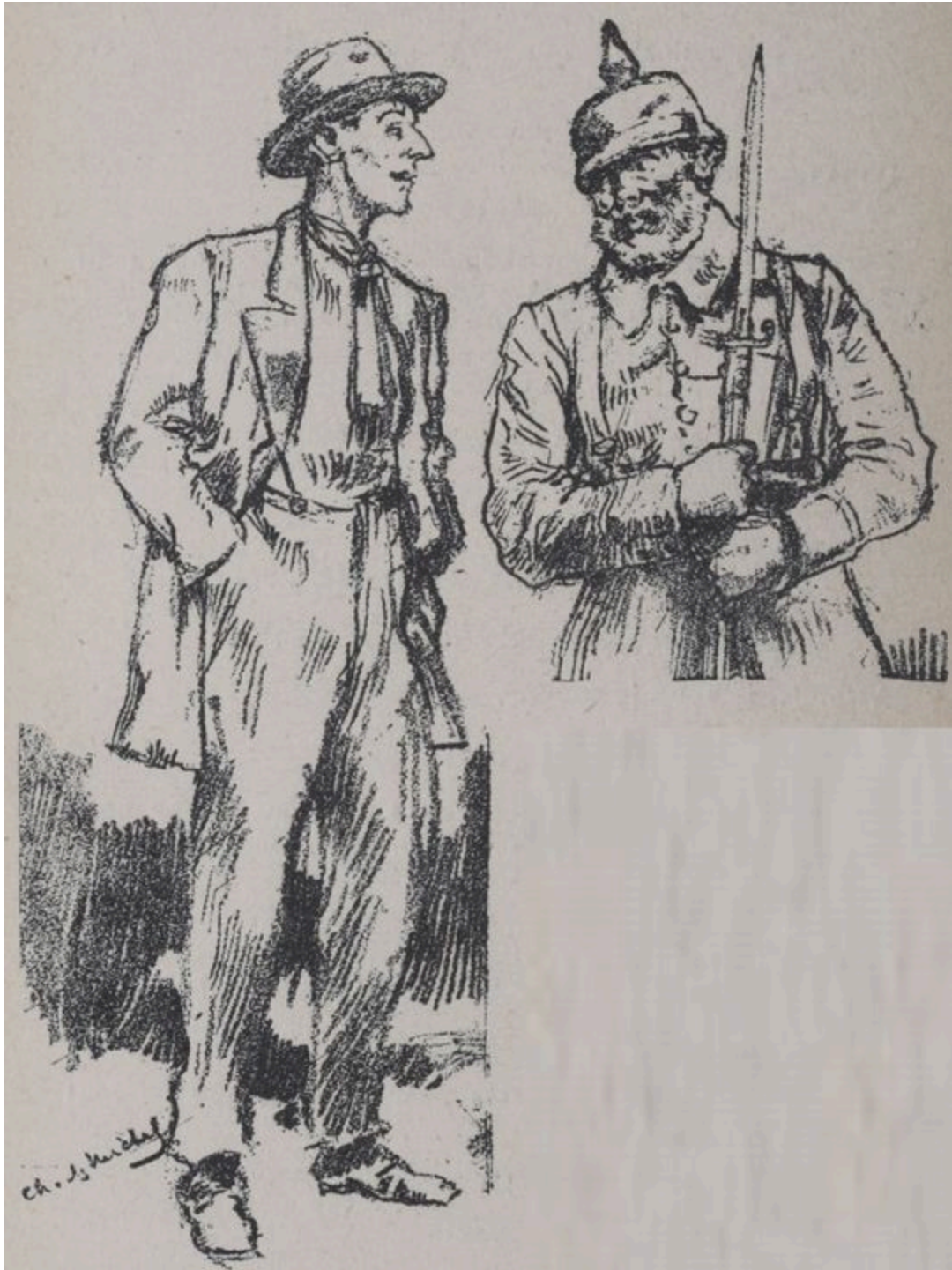
Le sonder ? Moi, je ne sais pas qu'est-ce que ça veut dire, le sonder.

SPIECKAERT, en flamand.

Piren van zyn neuze aftrecken.

KLACHE

Pourquoi tu le dis pas en français : Tirer les vers en bas de son nez ? Je sais si bien le français que toi, tu sais.



SIECKAERT, s'approchant du sous-officier

Dag, sergent !

LE SERGENT, en allemand.

Gûten tag !

SPIECKAERT, faisant un clin d'œil à ses camarades.

Il répond, je crois, que ça va aller (Au sergent, parlant flamand.) Wilt gy een betje smore ?

LE SOUS-OFFICIER, ne comprenant pas.

Smore ?

SPIECKAERT, faisant le geste de fumer un cigare.

Smore, allo fumer ?

LE SOUS-OFFICIER

Ach ! Rauchen ⁽¹⁾ !

SPIECKAERT

C'est ça, j'allais le dire, « rauken ». (Il lui présente une cigarette, tandis que tous les prisonniers observent avec inquiétude ce qui va se passer.)

LE SOUS-OFFICIER

Nein, kein cigarette (Spieckaert regarde ses compagnons avec désespoir) : cigare ⁽²⁾.

SPIECKAERT

Ah ! smerlappe ? Vous voulez faire rouler votre bouche en voiture avec un cigare. (Il se fouille comme s'il cherchait son étui. Avec un sourire déçu.) J'ai justement laissé mon étui à cigares sur le guéridon du boudoir de M^{me} Spieckaert.

LE SOUS-OFFICIER

Was ⁽³⁾ ?

SPIECKAERT

Vous ne parlez pas en français ?

LE SOUS-OFFICIER

Nein !

SPIECKAERT, avec un sourire.

Oh ! je le regrette que tu sais pas parler le français, car j'aurais été heureux de te dire que je te flanquerais comme ça, avec plaisir, une bonne ramelinck ⁽⁴⁾ sur votre sale figure.

ADOLPHE, passant subrepticement un cigare à Spieckaert.

Tiens.

SPIECKAERT, au sous-officier.

Justement, voici mon ami le vicomte qui me passe un londrès pour vous.

LE SOUS-OFFICIER, prend le cigare.

Danke schön ⁽⁵⁾ !

SPIECKAERT

Mais tu vas bien me permettre de te donner un peu de feu ?

LE SOUS-OFFICIER

Was ? (Spieckaert lui répète sa phrase en flamand.) Foui, foui !

SPIECKAERT, que tous les autres ne lâchent pas des yeux, porte une cigarette à ses lèvres, l'allume, jette son allumette et, à l'aide de sa cigarette, présente du feu au sous-officier qui, après avoir regardé Spieckaert avec ahurissement, se décide à allumer son cigare à la cigarette. Tous les détenus manifestent une grande joie, et la plupart d'entre eux se mettent à fumer. — A ses camarades.

C'est un bon ! c'est un bon !

(Les détenus se donnent des bourrades pour exprimer leur joie.)

LE SOUS-OFFICIER, parlant en allemand.

Werstecken sie ihre cigaretten venn ein offizier kommen, wird ; souste werde ich gestraft ⁽⁶⁾.

TOUS

Ya, ya, on les cachera, nos cigarettes !

DURAND s'adressant, en allemand, au sous-officier.

Sind sie Preüssich ⁽⁷⁾ ?

LE SOUS-OFFICIER

Nein, ich bin Baierich ⁽⁸⁾.

DURAND, toujours en allemand.

Ich bin Schweizer ⁽⁹⁾ !

LE SOUS-OFFICIER

Warum sind sie im Gefängniss ⁽¹⁰⁾ ?

DURAND, en français, par distraction.

J'ai vendu des journaux interdits. (Puis, se ravisant, il traduit sa phrase en allemand.) Ich habe verbotene Zeitungen verkamft.

LE SOUS-OFFICIER

Ach, warum ?

DURAND, en français.

Pour manger.

LE SOUS-OFFICIER

Krieg ist eine schreckliche, sache ⁽¹¹⁾ !

DURAND, en français.

Oui, c'est un grand malheur, la guerre !

(Après un instant de silence, tout à coup trois des prisonniers se précipitent sur Klache den Door et lui donnent des bourrades en jouant.)

JAN

Fluit !

POL

Sifflez !

LOUIS

Alleie, sifflez !

KLACHE

Mais non, mais non, je vous dis que ce n'est pas moi !

POL, le bourrant toujours.

Sifflez, je vous dis ! Sifflez !...

KLACHE, sifflant sans comprendre.

Là, j'ai sifflé ; mais je vous dis que ce n'était pas moi !
(Désignant Durand qui va et vient tranquillement, avec un

air indifférent.) Je parie, tenez, que ça est encore une fois celui-là, avec son petit air de rien. Je vous dis que, ce petit Suisse, ça est un hypocrite ! Il est un assez mal élevé pour avoir fait ça !...

LE SOUS-OFFICIER, entendant du bruit dans l'escalier et craignant que ce soit un supérieur.

Ein Leutnant !

(Tous les détenus jettent ou cachent leurs cigarettes.)

SCÈNE II

**LES MÊMES, UN SECRÉTAIRE DE GUERRE, EN
UNIFORME NOIR A BOUTONS DE CUIVRE,
CATHERINE.**

LE SECRÉTAIRE fait entrer Catherine puis, jetant un coup d'œil dans la salle, s'adresse au sous-officier de garde.

Ist herr Jadot hier ¹² ?

LE SOUS-OFFICIER

Nein !

LE SECRÉTAIRE

Ach ! (S'adressant à Catherine en français.) Attendez ici, je vous prie. Je reviendrai tout à l'heure vous chercher.

CATHERINE

Bien.

(Le secrétaire sort, suivi du sous-officier et du soldat. Catherine, très gênée de se trouver parmi tous ces inconnus, reste debout, tenant dans sa main un petit paquet. Tous les prisonniers l'observent au coin de l'œil et se font tout bas, les uns aux autres, des réflexions la concernant.)

SPIECKAERT, à Klache.

Jolie petite fille, hein !

KLACHE

Vous savez encore penser à ça, vous, en prison ?

SPIECKAERT

Je vous crois, il y a quinze jours que je suis en prison, tu saies ! Mais est-ce qu'à présent ils vont arrêter les jeunes filles ?

KLACHE, avec commisération.

Och erme ! (Désignant le fauteuil.) Asseyez-vous seulement, mademoiselle.

CATHERINE

Merci, monsieur.

(Elle s'assied.)

SPIECKAERT, rivalisant de galanterie avec Klache.

Permettez-vous, mademoiselle, que je vous débarrasse de ton paquet ? (Il prend le paquet.)

VOET CAPOEN, singeant Spieckaert.

« Que je vous débarrasse de ton paquet ! » C'est de tutu pour de petit z-oiseau !

SPIECKAERT

Je vais le déposer là, sur la table.

(Il dépose le paquet sur la table.)

KLACHE, assis sur la chaise à droite de Catherine, avec intérêt.

Vous a peut-être vendu des journaux ?

CATHERINE

Non.

KLACHE

Ah... je pensais quelquefois que vous auriez vendu la Flandre Libérale ?

SPIECKAERT

C'est ça, vous, la Flandre Libérale !

KLACHE

Ou le Thimes ! (Il prononce Thimes, avec l'i aigu et l's, comme en français

POL, l'imitant, et éclatant de rire.

Oh ! le Thimes !

KLACHE

Oui, mais c'est un journal qu'on vendait cher, ça, vous savez ? Le petit Suisse que vous voyez là, hein, il en a vendu un cinquante francs. Ça vaut tout de même la peine pour une demoiselle.

CATHERINE

Certainement, mais je n'ai pas vendu le Times non plus.

KLACHE, vexé de ce qu'elle ne veuille faire aucune confidence.

Ah ! Oh ! Vous ne devez rien nous dire.

SPIECKAERT, ayant le même sentiment.

Nous ne voulons pas être indiscrets. Le jour d'aujourd'hui, tout le monde peut être arrêté, et ce n'est pas un

déshonneur. L'autre jour, il est venu ici une comtesse, très comme il faut, comme vous, qu'on avait arrêtée. Ici, au Ministère de l'Intérieur (Se reprenant), à la Kommandature enfin, nous sommes déjà plus de quatre cents détenus... et presque tous des braves gens. Seulement, c'est les voleurs et les assassins de Louvain et d'Aerschot qui nous gardent !

KLACHE, éclatant de rire.

Oui, ça est le monde renversé.

CATHERINE

Je n'ai pas été arrêtée.

KLACHE

Vous êtes venue ici pour ton plaisir ?

CATHERINE

Non, mais...

KLACHE

Ne le dites pas, mademoiselle, tout le monde peut avoir son secret. Venez, Jef.

(L'un à la suite de l'autre, ils s'écartent d'elle, comiquement dépités.)

CATHERINE, allant à eux, avec sympathie.

Ce n'est pas un secret. Seulement, voilà, je ne voudrais pas faire punir celui qui m'a fait pénétrer ici, malgré la consigne.

KLACHE

Ah oui, vous avez raison.

CATHERINE

Je voudrais beaucoup, cependant, vous demander quelque chose...

KLACHE

Faites, mademoiselle, faites.

CATHERINE, mystérieusement.

Est-ce que Monsieur Jadot n'est pas enfermé ici ?

SPIECKAERT, vivement.

Monsieur Jadot ? Mais oui.

KLACHE

Monsieur Jadot ? Mais c'est notre doyen... (Geste de Catherine.) Je veux dire celui qui est ici depuis le plus longtemps.

CATHERINE

Trois semaines !

SPIECKAERT

Oui, juste trois semaines.

KLACHE

Quel brave homme ! Si ça n'est pas honteux d'arrêter un homme si comme il faut comme celui-là.

CATHERINE, anxieuse.

Et comment va-t-il ?

SPIECKAERT

Bien.

CATHERINE, avec joie.

Ah !

KLACHE

Moi, je trouve tout de même qu'il a un peu maigri, tu sais, Spieckaert.

CATHERINE, inquiète.

Ah !

SPIECKAERT

Enfin, ça se comprend, n'est-ce pas ? Il est un peu inquiet.

CATHERINE

Il est inquiet ?

SPIECKAERT

Ah oui, n'est-ce pas ? Nous autres, on est accusé, les uns qu'on a vendu des journaux, les autres qu'on a porté des lettres à Ostende ou à Gand.

KLACHE

Ou à Anvers. Moi, c'est à Anvers.

SPIECKAERT

C'est un mois à Saint-Gilles, ou deux mois.

KLACHE

Ou les moissons en Allemagne.

SPIECKAERT

Mais lui, il est accusé d'espionnage !

CATHERINE

Oui ; c'est plus grave ?

KLACHE

Je crois bien !

CATHERINE

Et, dites-moi, il est bien traité, ici ?

SPIECKAERT

Oui ; c'est-à-dire, enfin, nous autres on fait tout ce qu'on peut pour lui ; seulement, il ne sait pas se faire à la nourriture. Hein, Klache den Door ?

CATHERINE

Ah !

KLACHE

Et il ne dort pas bien, vous comprenez ; à son âge... les lits sont un peu durs.

CATHERINE

Les lits sont durs ?

SPIECKAERT

Ça oui, les lits...

CATHERINE

Où sont les lits ?

KLACHE

Mais ici.

CATHERINE

Ici ?

SPIECKAERT

Oui, là et là, et puis là. (Il désigne différents endroits sur le plancher.) Enfin partout ! C est partout des lits.

KLACHE

Tu peux choisir, et voilà les couvertures.

(Il montre un tas de couvertures de laine, empilées dans un coin à droite.)

SPIECKAERT, prenant un gros livre sur la table.

Et voilà son oreiller.

CATHERINE

Où se couche-t-il, lui ?

KLACHE, désignant le coin à droite.

Là, dans ce coin-là ; oui, nous lui avons donné le coin, c'est le mieux ! Il a aussi le tapis de la table pour sa tête.

CATHERINE

Et maintenant, pourquoi n'est-il pas ici ? Où est-il, maintenant ?

SPIECKAERT

Chez le juge d'instruction.

CATHERINE

Il est sévère, le juge d'instruction ?

SPIECKAERT

Ils sont tous sévères !

CATHERINE

Ils punissent très sévèrement l'espionnage ?

KLACHE

Oh ! oui, ça, vous pensez bien, n'est-ce pas ?

SPIECKAERT

Envoyé comme prisonnier dans une forteresse en Allemagne.

KLACHE

Ou fusillé.

CATHERINE, défaillante.

Fusillé ?

SPIECKAERT

Eh bien, qu'est-ce que vous avez ?

KLACHE

Mademoiselle ! mademoiselle !

SPIECKAERT, à Klache.

Vous êtes encore malin, vous, avec votre « fusillé » !

KLACHE

Est-ce que je savais, moi ? (A Catherine.) Ah ! ça va mieux. Vous allez mieux ? Vous connaissez beaucoup Monsieur Jadot, mademoiselle ?

CATHERINE

C'est mon père.

KLACHE

C'est votre...

SPIECKAERT

Père ?

CATHERINE

Oui, c'est papa ! Oh ! pauvre papa ! (Elle éclate en sanglots ; ils s'empressent.) Mais non, mais non, c'est fini ! N'ayez pas peur, je ne pleurerai pas, je ne veux pas pleurer ; là, voilà, c'est fini.

KLACHE

Mais vous savez, mademoiselle, il y en a aussi qui sont parfois acquittés.

(Catherine a un regard, qui demande des encouragements, vers Spieckaert.)

SPIECKAERT

Oui, ça arrive.

KLACHE

Vous verrez ; moi, j'ai comme dans l'idée qu'il sera acquitté.

SPIECKAERT

D'abord, rien qu'à le regarder, on voit bien ça, qu'il n'est pas un espion. Et puis, il nous a dit, après son dernier interrogatoire, qu'il avait assez confiance. N'est-ce pas, Klache den Door ?

CATHERINE

Ah !

KLACHE

Oui ; ça, il l'a dit.

CATHERINE

Vous dites ça pour me tranquilliser, monsieur Klache den Door ?

KLACHE

Je vous jure qu'il l'a dit ! Que mes trois enfants meurent dans l'instant même, si ce n'est pas vrai. Et puis, moi, j'ai toujours porté bonheur à ceux qui étaient autour de moi. Hein, Spieckaert ?

SPIECKAERT

Oui, Klache.

KLACHE

Depuis que je suis entré ici, les trois qui ont été jugés ont été acquittés, et ça était les trois seuls coupables. Je vous dis que je porte bonheur... aux autres. Parce que, pour moi,... potferdoeche, ça, je dois le dire, je n'ai pas de chance... Ainsi, regardez, j'ai été arrêté juste au moment où j'allais remettre à une dame une lettre qu'elle m'avait demandé de porter à son fils qui est soldat à Anvers. Et je lui disais : « Non, madame, je veux pas aller, laissez-moi vendre mon 1914, j'ai trop peur d'avoir des ruses avec la kommandantur ; je n'ai pas assez de chance, je serais pris ! » Et je n'avais pas encore fini de parler, hein, que j'étais empoigné avec la lettre dans ma main. Non, mais, comment est-ce que tu trouves ça ? Et vous verrez, vous verrez, je serai envoyé en Allemagne pour faire la moisson.

SPIECKAERT

Mais qu'est-ce que ça peut te faire, ça, que tu vas faire la moisson ?

KLACHE

Comment ! Qu'est-ce que ça peut me faire que je fais la moisson ? (S'adressant à Catherine.) Vous saie peut-être

qu'est-ce que c'est la fièvre des foins ? C'est quand ton nez coule tout le temps. Eh bien, c'est encore ma chance, ça ! Les autres ont la fièvre des foins quand on coupe les foins ; et moi, mademoiselle, j'ai la fièvre des foins quand on coupe les blés ! Vous verrez, j'irai faire la moisson. Je n'ai pas de chance !

SCÈNE III

LES MÊMES, UN BOY-SCOUT ALLEMAND, d'aspect ridicule.

LE BOY-SCOUT, lisant maladroitement sur une liste.

Albert Pleutinckx, Bleulinckx, Bibinckx.

KLACHE

Plétinckx, Albert Plétinckx ! Snotneerus, c'est moi !

CATHERINE

Je croyais que vous vous appeliez Klache den Door ?

KLACHE

Non, je m'appelle Plétinckx ; mais, en entrant, j'oublie toujours de fermer la porte ; alors, on m'appelle Klache den Door. Ça veut dire « ferme la porte », en flamand. (Après un moment de silence.) Ça est drôle, n'est-ce pas, voilà maintenant que je suis appelé chez le juge. Depuis six jours

que je suis ici, je me disais : « Est-ce qu'on va enfin m'appeler chez le juge ? » Et maintenant qu'on m'appelle chez le juge, j'aimerais presque mieux qu'on ne m'appelle pas chez le juge.

CATHERINE

Surtout, ne vous laissez pas émouvoir, vous ne pourriez plus vous défendre.

KLACHE, résigné.

Oh ! je ne saurai tout de même pas me défendre ! Non, non, j'irai faire la moisson. (Après une hésitation.) Mais, est-ce que je peux vous demander quelque chose ? (Après un geste d'acquiescement de Catherine.) Puisque tu n'es pas accusée, vous partirez ce soir ?

CATHERINE

Oui.

KLACHE

Eh bien !... si je suis condamné... est-ce que ?... J'ai peur de vous déranger.

CATHERINE

Mais non, mais non, dites.

KLACHE

Est-ce que vous voulez une fois aller jusqu'à la maison ?

CATHERINE

Oui.

KLACHE, avec un sourire de satisfaction.

7, rue aux Fleurs. Je voudrais là que vous parlez à ma fille — pas à ma femme, elle n'a pas assez de tête, et, quand elle a de l'argent, elle le dépense ; non, vous demanderez Suzanneke, c'est ma plus grande fille ; oui, vous verrez, elle est très gentille et elle cause si bien le français, je sais pas où elle a été chercher ça ; — vous lui direz qu'elle prend, au-dessus de l'armoire à glace, un livret de la Caisse d'épargne que j'ai là caché. — Oui, c'était 250 francs, pour la première communion de mon petit garçon ; il faut tout de même faire les choses convenablement, n'est-ce pas ? — Vous direz à Suzanneke qu'elle doit bien faire attention de ne pas le dépenser trop vite, et de tâcher, tant qu'elle peut, de vendre « Le 19141 » ; vous savez, ce petit journal illustré qu'on peut vendre de la kommandantur. Elle doit toucher à la Caisse d'épargne que quand il n'y aura plus de pommes de terre à la maison. Vous voulez faire ça ? Oui ? Och, je vous remercie ! (Il lui presse les mains et se dirige vers la porte.) Janvermille ! (Revenant sur ses pas.) j'oubliais...

LE BOY-SCOUT

Komraen sie doch ⁽¹³⁾ !

KLACHE

Ja ! ça est un embêtant ! (A Catherine.) Après le jugement, je peux peut-être plus revenir ici ; alors, si je suis pour la moisson, en passant dans le corridor, je siffle, comme ça, une fois. Si je suis pour Saint-Gilles, je siffle deux fois. Compris ? (Il serre la main de Catherine.) Merci !

Ah ! quand vous verrez Suzanneke, est-ce que vous voudrez aussi lui donner une baise pour moi ? Merci. (Très ému, il essuie une larme. Au boy-scout.) « Alleie, kome. » (Ils sortent rapidement tous les deux,)

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins KLACHE et LE BOY-SCOUT.

(Après un moment de silence, tout à coup on entend un coup de canon — tout le monde tend l'oreille — puis un autre coup, puis un troisième.)

SPIECKAERT

Voilà le canon qui recommence.

DURAND

Depuis ce matin, on ne l'avait plus entendu.

CATHERINE

C'est le fort de Walhem.

SPIECKAERT

Ah ! ce n'est pas l'artillerie de campagne ?

CATHERINE

Non. Le bruit des canons de campagne est plus sec. Tenez, vous entendez ? Ceci, c'est le canon de campagne. Ecoutez, c'est une batterie qui tire ; quatre coups qui se succèdent, c'est une batterie belge.

SPIECKAERT

Ah !

CATHERINE

Oui, les batteries allemandes sont de six pièces, les nôtres n'en ont que quatre.

SPIECKAERT

Oui, mais nos artilleurs tirent mieux !

CATHERINE

Oh ! sûrement. (On entend un coup de canon plus sourd et plus violent.) Tenez, voilà Waelem. Un son grave, et que l'écho répercute comme un coup de tonnerre.

SPIECKAERT

Comme vous connaissez ça ?

CATHERINE

Souvent, quand le canon tonne, nous allons l'entendre là-bas, du côté de Laeken. Il y a parfois d'anciens officiers

d'artillerie qui vont l'entendre comme nous, et qui expliquent ce qui se passe. Les journées sont si longues et si tristes ; alors, ce bruit provoque — vous ne trouvez pas ? — une sorte de griserie ! Il fait naître tant d'espérances !... Et, comme c'est curieux ! jamais, ou presque jamais, on ne songe aux canons ennemis. Il semble, de loin, que tous nos coups à nous portent, et que leurs obus à eux tombent dans le vide.

VOET CAPOEN

Ils tirent si mal !

CATHERINE

Oui, on dit qu'ils tirent mal. Tout de même...

(Elle se plonge dans sa pensée inquiète et lointaine.)

SCÈNE V

LES MÊMES, JADOT, DERNSTEIN

(Pendant toute la durée des scènes qui suivent, le canon continue à gronder sourdement. Jadot et Dernstein entrent en scène. Jadot passe le premier, suivi de

Dernstein, qui, sans armes, porte un uniforme noir à boutons de cuivre. Dernstein, d'allures distinguées, a l'aspect maladif. Catherine, en entendant la voix de son père, s'est dissimulée le mieux qu'elle a pu pour ne pas être vue de lui tout de suite.)

JADOT, à Dernstein.

Je vous remercie. Sans vous, je crois qu'ils m'auraient déjà fait fusiller.

CATHERINE, tout bas.

Fusiller !

DERNSTEIN, très léger accent allemand.

Mais non, monsieur Jadot, mais non, pas fusiller. Seulement, n'est-ce pas, ils ne comprennent pas tout à fait aussi bien le français que moi. Et puis, ils sont plus méfiants. Ce sont des officiers. Ils ne connaissent pas la Belgique, ni les Belges. Il y a aussi quelque chose qui les inquiète, c'est le grand nombre d'hommes qu'il y a dans la ville. Ils s'imaginent que tous ces civils vont un jour s'armer contre eux, comme pour une Saint-Barthélemy, vous comprenez ? Chez nous, il n'y a que les femmes, les enfants et les vieillards qui ne sont pas à l'armée.

JADOT

Que voulez-vous ? Nous ne savions pas. La plupart d'entre nous avaient confiance dans les garanties qu'on nous avait données de respecter notre neutralité. Nous ne savions pas, sans ça !...

DERNSTEIN

Oh ! moi, je sais ; je sais très bien !... Et je sais bien aussi que vous n'êtes pas un espion ; sinon, je ne vous aiderais pas, car je suis patriote. Seulement, j'ai longtemps habité la Belgique ; je connais bien les Belges ; ils ont été très bons pour moi, et je me rappelle... Alors, quand j'ai l'occasion de faire une chose juste, je la fais. Vous voyez que nous ne sommes pas tous des Barbares ? Et, dites-moi, qu'aviez-vous encore à me demander ?

JADOT

Après mon interrogatoire, le juge a fait lire par la dactylographe le procès-verbal de ma déposition qu'il lui avait dicté, et puis il m'a ordonné de le signer. Je lui ai fait observer que ce procès-verbal était rédigé en allemand et que je ne connaissais pas cette langue. Il s'est mis alors fort en colère et m'a dit que j'insultais l'armée allemande. Je lui ai répondu que j'avais surtout la crainte de m'être mal fait comprendre dans ma déposition, et que c'était ce danger-là que je voulais éviter.

DERNSTEIN

C'est bien. Qu'est-ce qu'il a répondu ?

JADOT

Qu'il n'était pas d'usage de faire des traductions de procès-verbaux ; que, d'ailleurs, je n'avais qu'à savoir l'allemand et que, sans doute, il me fournirait l'occasion et le temps de l'apprendre tout à loisir.

DERNSTEIN

Alors ?

JADOT

Alors... Que voulez-vous, je ne savais plus, moi, j'ai signé.
J'ai eu tort ?

DERNSTEIN

Non, je crois ; mais voici ce que vous allez faire : vous rédigerez un rapport détaillé sur votre cas. Vous expliquerez pourquoi le ministre de la guerre vous a fait rester ici ; enfin, vous savez mieux que moi. Vous adresserez ce rapport au président du conseil de guerre devant lequel vous comparâtes. Vous lui écrirez qu'il vous a paru utile de préciser vous-même certains points que vous croyez avoir mal développés dans votre déposition. Voilà.

JADOT

Mais, j'y songe, cette note, je vais devoir l'écrire en français ?

DERNSTEIN

Je viendrai la chercher demain et je la traduirai.

JADOT, inquiet.

Ah !

DERNSTEIN

Vous avez confiance en moi, j'espère ?

JADOT, un peu hésitant.

Oh oui !

DERNSTEIN, qui s'aperçoit de l'hésitation de Jadot.

D'ailleurs, vous aurez le temps de contrôler ma traduction avant que vous la signiez. (S'adressant à ceux qui sont dans la chambre.) Y a-t-il quelqu'un qui parle l'allemand, ici ?

(A ce moment, Jadot jette un regard circulaire dans la salle et aperçoit Catherine ; il frémit, tandis qu'elle lui fait signe de se dominer.)

DURAND

Moi !

DERNSTEIN, & Jadot, en lui désignant Durand.

Alors ?

JADOT, très ému à l'idée que sa fille est là, dans cette prison.

Excusez ce moment de doute, mais nous faisons une si cruelle expérience...

DERNSTEIN, avec un sourire désabusé.

Sans doute qu'à votre place je me serais aussi méfié. Que voulez-vous ? La guerre change tellement les âmes ! Qui sait... ? Si je n'étais pas tuberculeux, je serais, en ce

moment, lieutenant de la Landwer et, au lieu de vous sauver, je vous condamnerais peut-être à être passé par les armes demain au petit jour. Qui sait ? Seulement, moi, je porte mon ennemi au-dedans de moi. Je suis sûr qu'il est le plus fort ! Alors, je n'ai pas peur des autres, et je n'ai plus de haine contre eux. Dans votre ville, autrefois si paisible et si belle, j'ai souvent pensé, près de vos vieilles maisons, à l'Allemagne de Goethe, et c'est cette Allemagne-là que j'ai encore dans mon cœur. C'est peut-être pour cela aussi que mon cœur est plus clément. (Se frappant la poitrine.) A moins que, ma bonté, je ne la doive tout entière à ce microbe. Ne me remerciez donc pas.

(Il sort lentement.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins DERNSTEIN.

JADOT, dès que Dernstein est sorti, se précipite vers Catherine.

Toi, toi ici ?

CATHERINE, jetant un regard vers les soldats qui les regardent.

Attention !

JADOT, la voix étranglée.

Arrêtée ? Ils t'ont arrêtée ? Mais pourquoi, mon Dieu ?

CATHERINE

Non, mais non, je ne suis pas arrêtée.

JADOT, respirant.

Ah ! Mais alors, comment ?...

CATHERINE

Nous n'en pouvions plus, à la maison. Songe donc, trois semaines sans nouvelles !

JADOT

Vous n'avez pas reçu mes lettres ?

CATHERINE

Tes lettres ? Tu as écrit ?

JADOT

Oui. Je donnais même de l'argent à celui qui se chargeait de vous remettre ce courrier. Il me rapportait vos réponses verbalement, disant qu'il était trop dangereux de faire entrer des lettres à la kommandantur. Je me méfiais, d'ailleurs. (Le poing serré.) Ah ! la crapule !

CATHERINE

Maman était folle !

JADOT

Et toi, ma pauvre Catherine.

CATHERINE

Oh ! Moi...

JADOT

Alors, comment as-tu fait ?

CATHERINE

J'ai rôdé par ici. Cent fois, je suis parvenue à pénétrer sous le porche de leur kommandantur : les sentinelles finissaient par me connaître. J'ai supplié, j'ai pleuré, je me suis accrochée aux basques de leurs tuniques. Ils me chassaient, je revenais ; éconduite par l'un, je mettais mon espoir dans un autre. Enfin, quelqu'un m'a écouté ! Il semblait avoir un peu de pitié ; j'ai repris espoir. Il m'a dit : « C'est difficile, très difficile ! On ne peut pas, vous comprenez ; revenez demain, j'essaierai... » Le lendemain je suis revenue ; il m'attendait avec un sourire... Tu sais, ce sourire obséquieux... tiens, le sourire de Siegfried.

JADOT, indigné.

Oh !

CATHERINE

Non, non, pas ce que tu crois. De l'argent !

JADOT

De l'argent ?

CATHERINE

Oui, pour la Croix-Rouge, m'a-t-il dit.

JADOT, sceptique.

On la connaît, leur Croix-Rouge.

CATHERINE

Je n'en avais pas sur moi. Heureusement, à la maison, il m'a restait mes économies, toutes mes économies de jeune fille, pour notre voyage de noces à Paris, à Pierre et à moi.

JADOT

Pauvre chérie !

CATHERINE

Ah ! ne me plains pas, va ! Jamais, je n'ai été aussi heureuse de les avoir ! Oh ! non, Paris ne peut pas être plus beau que cette minute-là ! « Combien ? » lui ai-je demandé. — Combien ? ce sera beaucoup ! » me dit-il. « Que voulez-vous, ajouta-t-il avec son accent mielleux, on nous fait une guerre si terrible, qu'il nous faut de l'argent pour soigner-nos pauvres blessés et les vôtres ! »

JADOT

Voleurs !

CATHERINE

« Combien ? — Cent francs. — Bon, quand ? — Demain, à trois heures ! » Tu penses si j'y étais ! A trois heures et

quart, il était au rendez-vous et me conduisait ici. Et je t'attendais !.... Oh ! comme je t'attendais, papa ! (Très émue.) Et te voilà !... Te voilà, enfin, te voilà. Tu seras acquitté, dis ? Oh ! oui, n'est-ce pas, tu seras acquitté ? J'ai entendu ce que vous disiez tout à l'heure. J'étais là. (Elle montre l'endroit où elle s'était dissimulée.) Oh ! en t'attendant, j'ai eu peur tout à l'heure : figure-toi (Elle désigne les détenus.), ils m'avaient parlé de fusiller ; c'est idiot, n'est-ce pas ?

JADOT

Les imbéciles.

CATHERINE

Ils ne savaient pas, tu comprends. (Jadot a un geste d'impatience à l'égard de ses compagnons de captivité.) Oh ! les pauvres gens, ils sont bien gentils, au contraire ; et, quand ils ont su qui j'étais, ils ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour me rassurer. (Voyant que le sous-officier a quitté la pièce un moment.) Papa, papa, le soldat est parti, embrasse-moi, dis, embrasse-moi bien fort ! (Elle se jette dans ses bras.) Oh ! ça fait du bien ! Il me semble que je suis redevenue une toute petite fille dans tes bras. Après s'être doucement remise de sa vive émotion.) Tu sais, je t'ai apporté du linge ?

JADOT

Ah ! quelle chance, j'en avais grand besoin !

CATHERINE

Ça aussi nous chagrinait. C'est curieux comme, même dans ces moments-là, on pense à de petits détails ! (Elle

déballe son petit paquet.) Et puis, du chocolat. Si j'avais su que vous étiez si nombreux, je t'en aurais apporté davantage. Mais, dis vite, dis vite : il va sans doute venir me rechercher bientôt, celui qui m'a amenée ici. Dis-moi, tu seras acquitté, n'est-ce pas ? Ton juge... il est méchant, n'est-ce pas ?

JADOT

Il est surtout bête.

CATHERINE

Oh ! parfois c'est pire !

JADOT

Oui, mais ce n'est pas lui qui me jugera.

CATHERINE

Je sais, c'est le conseil de guerre : j'ai entendu.

JADOT

Ils sont trois juges.

CATHERINE

Il y a des chances pour qu'ils ne soient pas bêtes tous les trois.

JADOT

A moins qu'ils ne le soient trois fois plus.

CATHERINE

Tu as confiance, cependant ?

JADOT

Je commence à espérer ; mais j'ai été très inquiet.

CATHERINE

Ah !

JADOT

Oui, quand on m'a lu le rapport de cette petite canaille de Siegfried.

CATHERINE

Oh ! le misérable, il a osé ?

JADOT

Tu ne peux pas te faire une idée de sa perfidie. Les moindres choses que je lui ai dites autrefois, quand il était l'ami de notre maison, il les a notées, et s'en est servi contre moi.

CATHERINE

Judas !

JADOT

C'est un Allemand !... Mais maintenant, j'ai plus de confiance ; oui, cet homme que tu as vu tout à l'heure, avec

moi, m'a rendu de l'espoir.

CATHERINE

Qu'est-ce qu'il est, cet homme ?

JADOT

C'est ce qu'ils appellent un secrétaire de guerre. Ce sont des fonctionnaires qui n'ont pas d'attributions bien déterminées ; trop faibles, ou trop vieux, ils remplissent des besognes administratives. Un jour, qu'il venait ici faire l'appel des prisonniers, il a causé avec moi. M'a-t-il senti sincère ? A-t-il été ému ? Toujours est-il qu'il s'est intéressé à moi, comme il s'était intéressé, je l'ai appris depuis, au sort de quelques autres.

CATHERINE, avec étonnement.

Il y en aurait donc de bons !

JADOT, souriant.

Cela semble l'étonner lui-même, et je crois que, pour un peu, il se chercherait des excuses.

CATHERINE

Quand seras-tu jugé, crois-tu ?

JADOT

J'ai subi mon dernier interrogatoire aujourd'hui. J'espère que cela ne tardera pas.

CATHERINE

Et, dis-moi ? (Elle l'examine attentivement.) Tu as un peu maigri. Tu n'es pas malade ?

JADOT, la rassurant.

Je suis solide.

CATHERINE

Tu manges un peu ?

JADOT, avec conviction.

Très bien.

CATHERINE, qui sait à quoi s'en tenir.

Ah !

JADOT

Oh ! très bien, je t'assure ! C'est bon ; la nourriture est vraiment très bonne. (Aux autres.) N'est-ce pas, la nourriture est bonne ?

DURAND, hésitant.

Oui, oui, elle est bonne...

SPIECKAERT, vivement, comprenant que, tout à l'heure, il a eu tort de parler.

Elle est très bonne.

VOET CAPOEN

Oui.

CATHERINE

Tu es mal couché ?

JADOT, vivement.

Non ! Qui t'a dit que nous étions mal couchés ?

CATHERINE

Personne.

JADOT, rassuré.

Nous avons là-haut des dortoirs très bien aménagés, aérés, de bons lits. Dame, ça n'est pas comme à la maison, mais, je t'assure, pas mal ! Mais, maintenant, à mon tour d'interroger. Je tombe d'un juge d'instruction dans un autre, c'est vrai, ça ! (Avec anxiété.) Maman, comment va maman ?

CATHERINE

Bien, un peu inquiète, mais bien.

JADOT, le regard plein de tendresse.

Et Lucien ?

CATHERINE

Il demande souvent quand tu reviendras ?

JADOT, ému.

Ah ! (Il s'assied dans le fauteuil.)

CATHERINE

Fraigneux, ton vieil ami Fraigneux, vient tous les jours demander de tes nouvelles.

JADOT

Brave vieux ! Mais Pierre, que devient Pierre ?

CATHERINE, surprise.

Tu ne sais pas ! C'est vrai, tu n'as sans doute pas reçu nos lettres, non plus ? Pierre s'est engagé.

JADOT, rêveur.

Engagé !

CATHERINE

Oui, il est parti le jour où ils t'ont emmené, et il est arrivé le lendemain à Anvers. Il a fait le trajet à pied par Termonde. Comme il est ingénieur, on l'a incorporé tout de suite dans le génie, à la section des électriciens. Tu vois si c'est son affaire, et tu penses s'il est content ! Oui, il n'en pouvait plus, tu comprends ; et moi non plus d'ailleurs, je n'en pouvais plus. Je sentais qu'il aurait fini par m'en vouloir des raisons que je lui donnais pour qu'il reste. Et c'est lui, vois-tu, qui avait raison. Oh ! oui, papa, il avait raison : sa place était là avec les autres, sur le front. Je croyais que je n'aurais pas eu le courage... Eh bien, je me sens au contraire plus forte. Oui, c'est curieux, j'ai plus de

confiance, comme si c'était mon Pierre qui devait nous la donner, la victoire ! C'est puéril, n'est-ce pas, mais c'est plus fort que moi. (Avec une ardeur presque mystique.) J'ai tant de foi en lui que, si on venait me dire aujourd'hui qu'il est mort, je ne le croirais pas ; non, je ne le croirais pas... tout de suite. Il reviendra, tu verras ; je suis sûre qu'il reviendra comme je suis sûre que tu sortiras d'ici. Et qui sait ? Peut-être arriverez-vous bientôt tous les deux, le même jour, à la maison. C'est ça qui serait chic ! Mais c'est vrai, tu ne sais pas, toi ! Tu n'as pas de nouvelles de la guerre ici ?

JADOT

Non, à part leurs mensonges...

CATHERINE

J'ai reçu une lettre de Pierre. (Elle la lui donne ; on entend le bruit du canon qui s'accroît.)

(Pendant que Jadot lit, la canonnade redouble de violence, et l'on, entend dans la cour de la Kommandantur des commandements faits en allemand, des bruits de moteur et de trompes d'autos.)

DURAND

Jamais nous n'avons entendu aussi distinctement le canon.

SPIECKAERT, à la fenêtre.

Et il en passe des automobiles ! (On entend les quatre notes de la trompette d'une automobile militaire, et, sur l'air de la trompette, Spieckaert chante :) Ils sont foutus !

VOET CAPOEN, emballé.

Pour moi, hein, ils ont une alerte. Potferdoeche, Spieckaert, si c'était la délivrance !...

LE SOUS-OFFICIER, se précipitant dans la chambre.

Fix ! da kommt der leùtnant ! ⁽¹⁴⁾ (Tous les prisonniers se dressent, prennent une position correcte. Jadot se lève, met dans sa poche la lettre que lui avait remise sa fille. Catherine se dissimule derrière son père.)



L'OFFICIER entre, sanglé dans son uniforme gris clair, le monocle à l'œil, la moustache coupée au ras de la lèvre. Il fume un énorme cigare et tient dans la main droite une cravache. Il est légèrement aviné ; fort accent allemand.

Ach ! ce sont les prisonniers ! Ach ! (Les regardant avec un sourire qui veut être bienveillant.) Vous n'avez à vous plaindre de rien ? Non, j'espère... Si ? Ach ! si ; vous avez à vous plaindre ? Oui, je le pensais bien, vous avez à vous plaindre ! Les prisonniers se plaignent toujours. Voyons, qu'ai ? Oui ; la nourriture peut-être ? C'est ça : la nourriture. Voyons, (S'adressant à Spieckaert.) dites, parlez, je vous écoute.

SPIECKAERT, que les autres, dû geste et du regard, encourageant & parler.

Voilà, Excellence : on n'a qu'une fois de la soupe chaude par jour ; alors, Excellence, nous autres, on voudrait bien une fois en avoir deux.

L'OFFICIER, furieux.

Ach ! je vois, vous vous plaignez !

SPIECKAERT, protestant.

Non, ça tu peux pas dire que je me plains...

L'OFFICIER, rageur.

Si, si, vous vous plaignez toujours !

SPIECKAERT.

Mais c'est toi qui nous demande, Excellence.

L'OFFICIER, cinglant l'air de sa cravache.

Taisez-vous ! Ach ! Vous n'êtes jamais contents, messieurs les prisonniers. Eh bien, on vous supprimera le café de quatre heures. (Les prisonniers murmurent.) A partir d'aujourd'hui ! (Ironiquement.) Comme cela, je suis sûr que demain, vous ne vous plaindrez plus.

SPIECKAERT, avec un petit sourire aimable plein d'ironie.

Oh ! pour moi, Excellence, je vous remercie, au contraire, le café me rend si nerveux ! (Les autres prisonniers, qu'amuse cette raillerie, pouffent de rire ; le canon tonne à ce moment.)

L'OFFICIER, cruel.

Écoutez, c'est les gros canons, à Anvers ! (Avec un rire sarcastique.) Demain, nous occupons Anvers ! (Les prisonniers murmurent.) Demain, Anvers, Razière ! (Il cingle l'air de sa cravache et s'en va en éclatant de rire, suivi par le sous-officier.)

CATHERINE, dont la rage éclate quand l'officier est sorti.

Ça n'est pas vrai ! ça n'est pas vrai !

SPIECKAERT

Vous savez quelque chose ?

CATHERINE, mystérieusement.

Oui. J'ai reçu une lettre d'un soldat, un soldat du génie, mon fiancé.

SPIECKAERT, et tous.

Chut !

CATHERINE

Oui, voilà. (S'adressant à un des prisonniers.) Vous, veillez à la porte pour voir si personne ne vient. (Le prisonnier va veiller.) Ecoutez. (Elle cherche dans la lettre, que son père lui rend, le passage qui les intéresse.) Ah ! voilà !

SPIECKAERT, à ceux qui bavardent.

Chut ! Taisez-vous.

ADOLPHE

Écoutez ! (Tous écoutent avidement.)

CATHERINE, lisant tout bas.

« Sans doute avaient-ils, à l'état-major, des raisons pour nous faire rentrer sous Anvers, peut-être attendaient-ils que la jonction de notre armée avec l'aile gauche française fût faite. »

SPIECKAERT

Ah oui, la jonction !

CATHERINE, continuant.

« Je serais tenté de le croire, bien que je ne sois pas dans le secret des dieux. Ce qu'il y a de certain, c'est que, le jour

où cette jonction se fera, et ce jour est proche, malgré leurs gros canons, malgré tout leur bluff, nous irons les déloger de Bruxelles ; et ce jour-là, quelle fête ! »

TOUS, avec un enthousiasme émouvant.

Oh oui, quelle fête !

SPIECKAERT, leur imposant silence.

Chut !

CATHERINE, lisant.

« Je ne peux pas t'en dire davantage, mais tous nos chefs nous assurent que ce sera pour bientôt, avant peut-être que la semaine soit écoulée. » Ecoutez leur vaillance : « Cette espérance nous met au cœur un courage fou ! C'est bien tout, je crois, ma chère Catherine, ce que j'avais à te dire. Ah ! j'oubliais : depuis hier je suis sergent ; oui, un petit pont que j'ai fait sauter. Il est vrai que l'ennemi était devant, pas très loin. Ils ont trouvé que cela méritait de l'avancement, moi je le veux bien ; mais, alors, des tas de mes camarades devraient être nommés généraux ! Si tu savais comme ils se battent !... » (S'adressant aux prisonniers avec enthousiasme.) Eh bien, Anvers ! Et ils auraient Anvers demain, avec des hommes comme ça ?

SPIECKAERT, montrant le poing.

Les crapules !

KNULE

Ah ! les misérables !

SPIECKAERT

Et dire qu'on est là, à rien faire !...

(Explosion de colère des prisonniers.)

SPIECKAERT

Qu'on ne peut rien faire ?

CATHERINE, se tournant vers Spieckaert.

Ah ! vous trouvez, vous ? D'abord, pourquoi êtes-vous ici ?

SPIECKAERT

Parce qu'on a vendu des journaux.

CATHERINE

Et vous n'aviez rien de mieux à faire qu'à vendre des journaux ? (A Jef.) Vous avez trente ans ! (A Pol.) Vous, vingt-huit, pas plus ! (A Spieckaert.) Vous, vingt-cinq ? Et vous vendiez des journaux ! Et ils sont cent mille comme vous qui vendent des journaux ou qui se promènent dans les rues de Bruxelles, pendant que nos fiancés à nous se battent !

SPIECKAERT, un peu honteux.

Mais ça n'est pas de notre faute !

KNULE

On peut tout de même pas laisser nos femmes et nos enfants crever de faim.

CATHERINE, impérieuse.

Les femmes dont les maris se battent ont un franc, et cinquante centimes par enfant. C'est assez pour vivre ! Allons, allons ! vous avez peur ! Sans cela vous iriez !

SPIECKAERT, avec une mâle énergie.

Elle a raison ! Oui, elle a raison ! En sortant de prison, mademoiselle, je vais m'engager.

JAN

Et moi aussi !

JEF

Moi aussi !

POL et LOUIS

Oui, oui.

JADOT, transfiguré par l'enthousiasme.

Et moi aussi, ma fille ! Si je sors d'ici !

CATHERINE, se jetant dans les bras de son père.

Toi, papa ? Toi ? Qu'est-ce que j'ai dit ? Oh ! non, pas toi, papa ! Pas toi, pas toi. Dites-lui, vous autres, pas lui ! Voyez, il est trop vieux. Pas lui, n'est-ce pas ?

SPIECKAERT, à Jadot, avec une autorité qui le transfigure.

Se battre, monsieur Jadot, c'est pour des jeunes comme nous. Non, pas vous ; elle a raison !

TOUS

Oui, oui.

SPIECKAERT

Le devoir des hommes de voire âge, c'est de veiller sur nos enfants et sur nos femmes.

CATHERINE, s'accrochant au cou de son père.

Mais oui, papa, mais oui ! Tu vois...

VOET CAPOEN, de la porte.

Attention, le dîner !...

SCÈNE VII

(Un sergent et deux soldats entrent, déposent sur la table un pain et par terre un seau rempli d'un liquide brunâtre, puis sortent.)

CATHERINE, désignant le seau.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

SPIECKAERT

Messieurs, à table ! Mademoiselle Jadot veut-elle partager notre repas ?

CATHERINE, avec une expression de dégoût qu'elle ne parvient pas à dissimuler.

C'est votre dîner, ça ?

SPIECKAERT, regardant dans le seau.

Soupe aux lentilles avec assaisonnement de cumin.

KNULE, montrant des morceaux de viande qui surnagent.

Ce que vous voyez là, c'est du cochon !

SPIECKAERT, riant.

Oui, on l'a découpé en morceaux là-dedans, parce qu'il n'avait pas voulu en manger.

CATHERINE, à son père.

Et c'est bon ?

JADOT

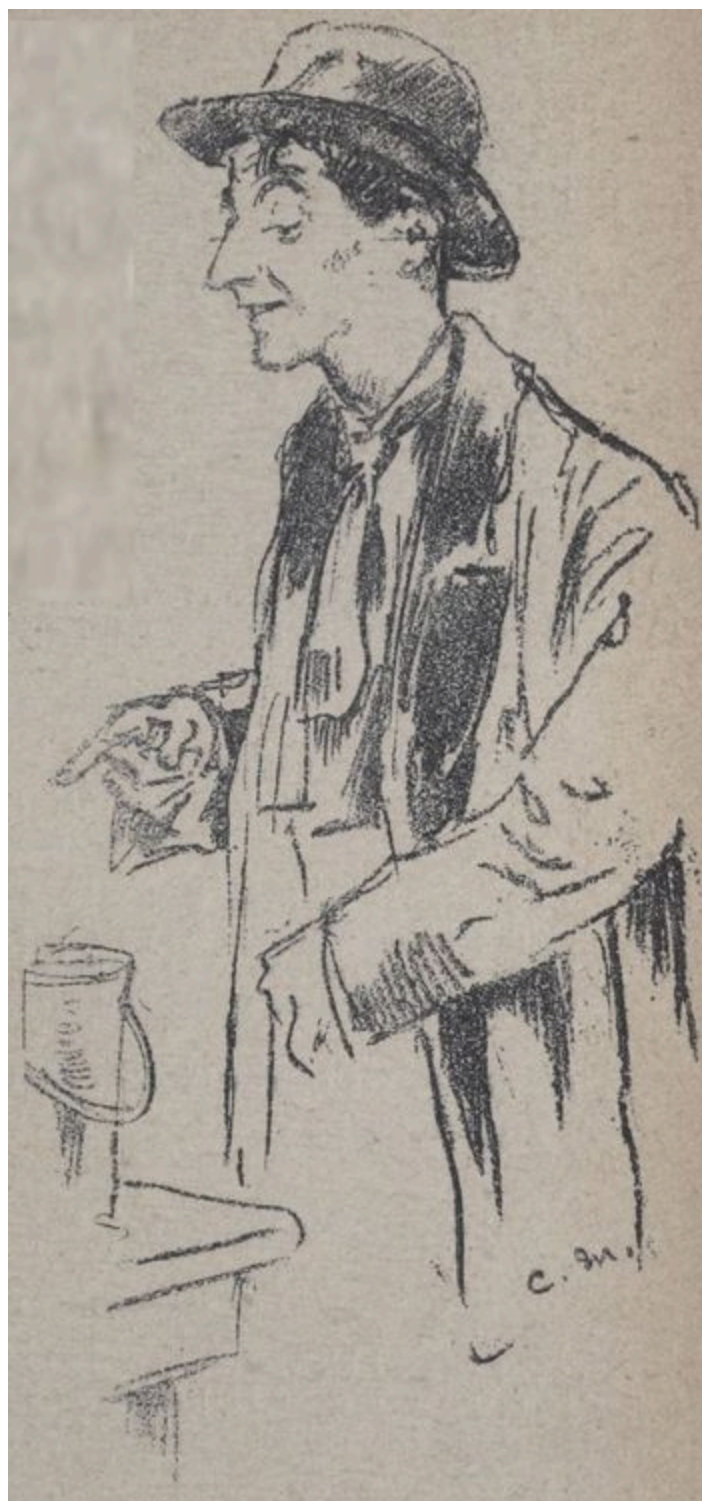
Pas mauvais.

CATHERINE

Tu en manges ?

JADOT

Mais oui.



CATHERINE, résolument.

Alors, moi aussi.

SPIECKAERT

A la bonne heure ! Messieurs, nous avons une jeune fille à dîner ce soir.

CATHERINE

Je vais vous aider à mettre le couvert. Où sont les assiettes ?

JAN, apportant deux gamelles.

Voilà !

CATHERINE

C'est tout ?

SPIECKAERT

Oui, c'est tout. La vaisselle plate du ministre a été envoyée à Berlin pour la faire désargenter.

CATHERINE

Mais comment faites-vous ?

SPIECRAERT

On mange chacun son tour. D'abord M. Jadot, parce qu'il est notre doyen. Et puis le petit Suisse en sa qualité de neutre, étranger et polyglotte ! Aujourd'hui, mademoiselle, honneur aux dames ! (Il lui tend une gamelle.)

CATHERINE, très embarrassée, ne sachant comment
emplir sa gamelle.

Mais comment ?

JAN

Ah ! vous devez tremper.

SPIECKAERT

En faisant bien attention de ne pas mouiller tes doigts
pour ne pas salir la nappe ; et en tâchant d'attraper un
morceau de cochon avec autant de maigre après que vous
pouvez.

CATHERINE, essayant.

C'est très difficile !

SPIECKAERT

Il y en a qui deviennent très forts à ce jeu-là. Hein, Jan !
Celui-là, n'est-ce pas, quand le gras est en l'air, il devine
tout de suite le morceau qui a le plus de maigre en dessous.

JAN, se défendant.

Non, Spieckaert, c'est l'hasard !

CATHERINE, tenant sa gamelle en main, après l'avoir
plongée dans le seau.

Et maintenant ?

SPIECKAERT

Jan, le couvert !

JAN, apportant une cuiller d'étain.

Voici l'argenterie.

(Catherine avale avec peine sa première cuillerée.)

SPIECKAERT

Eh bien ?...

CATHERINE, qui, malgré elle, grimace.

Mon Dieu...

JADOT

N'est-ce pas ?

CATHERINE

Sans le cumin...

JADOT

Tu vois...

CATHERINE, qui a les larmes aux yeux.

Mon pauvre papa...

JADOT, prenant la cuiller et la gamelle des mains de Catherine.

Donne-moi ça ! Tu vas voir si ça me connaît, moi, le cumin.

(Il mange avec une feinte avidité.)

SPIECKAERT, à Catherine.

Mais, qu'est-ce qu'il a ? Je ne l'ai jamais vu manger comme ça ! C'est la première fois, vous savez, qu'il sait avaler plus qu'une cuillerée.

CATHERINE, regardant son père.

Pauvre papa !

JADOT

Et puis, est-ce qu'on a le droit de se plaindre. (On entend le canon.) Ecoutez, voilà ce qu'on leur sert, à nos pauvres petits !

SPIECKAERT, qui a mangé avec appétit dans l'autre gamelle.

Moi, mademoiselle, depuis la guerre je n'ai pas fait un meilleur repas ! D'abord, parce que nous avons une demoiselle à notre table ; et puis, parce que je n'ai jamais eu la cœur aussi léger. Me battre ! Janvermille ! me battre ! Je vais me battre contre ces sales Boches. Tenez, c'est comme si vous m'aviez enlevé un poids, de cent mille kilos. (S'adressant aux autres.) Vous autres, pas ?

TOUS, avec exaltation.

Si, si ! Oui, oui !

SPIECKAERT, offrant à Catherine un verre qu'il a rempli d'eau.

Mademoiselle, à votre santé.

CATHERINE, tout bas, avec ardeur, levant le verre à bout de bras.

Aux Alliés !

TOUS, à voix basse, exaltés.

Aux Alliés !

(Pendant que, Catherine et Spieckaert vidant leurs verres, les autres les observent avec une indicible émotion, entre le Secrétaire de Guerre qui a amené Catherine.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE SECRÉTAIRE DE GUERRE

LE SECRÉTAIRE

Mademoiselle, il est temps !

CATHERINE

Déjà ?

LE SECRÉTAIRE

Oui, on va relever la garde et sonner le coucher.

CATHERINE

Quelle heure est-il donc ?

LE SECRÉTAIRE

Neuf heures !

CATHERINE

Neuf heures ?

LE SECRÉTAIRE

Heure allemande.

CATHERINE

Oh ! papal C'est fini déjà ! J'avais oublié que je te quitterais bientôt.

JADOT

Oui, oui, va, rentre à la maison. Maman doit être inquiète. Dis-lui que je reviendrai bientôt, que je pense

souvent à elle. Enfin, embrasse-la... Va-t'en, maintenant, bien tranquillement. Laisse-moi mon courage. Merci d'être venue, merci ; tu es une vaillante !

CATHERINE, qui a peine à contenir ses larmes.

Au revoir, papa. A bientôt. (Aux prisonniers.) Au revoir, mes amis. On n'a passé que quelques heures ensemble et on est déjà des amis ! Comme on est vite des amis quand on souffre ensemble ! (Catherine se dirige lentement vers la porte ; puis, lorsqu'elle en est près, elle se retourne, et, très émue, tend les mains aux prisonniers qui, dans un élan impétueux, se précipitent, les saisissent, les pressent dans leurs rudes mains d'ouvriers ; plus un seul d'entre eux n'a la force de parler. A ce moment, on perçoit un sifflement ; Catherine a entendu, des larmes lui jaillissent des yeux ; elle attend, anxieuse, dans l'espérance d'un second coup de sifflet ; puis, navrée) C'est tout ? Il n'a sifflé qu'une fois ?

SPIECKAERT

Oui.

CATHERINE

Oh ! le malheureux, il ira faire leur moisson !

JADOT

Qu'est-ce que c'est ?

CATHERINE, très émue.

Ils te diront, papa. Au revoir, nous t'attendrons.

(Elle sort.)

SCENE IX

LES MÊMES, moins CATHERINE

(Lorsque Catherine est partie, Durand s'approche de Jadot qu'il voit abattu et rêveur, écroulé sur une chaise. Il veut, au risque d'être importun, le distraire de ses mélancoliques pensées.)

DURAND, désignant les murs du ministère, par la fenêtre.

Comme c'est grand, ce bâtiment !

JADOT, distrait.

Oui, c'est grand !

DURAND

C'est beau ! C'est le Ministère de la Guerre ?

JADOT

Non, c'est le Ministère de l'Intérieur.

DURAND, en s'éloignant de Jadot.

Ah ! c'est beau ! c'est grand !

(On entend, dans l'escalier, le bruit que font, en marchant, de nombreuses personnes.)

SPIECKAERT

Tiens, est-ce que ça serait encore des prisonniers qu'on amènerait ?

SCÈNE X

LES MÊMES, plus UN OFFICIER (le même qui est entré tout à l'heure), suivi d'un autre sous-officier que le premier.

L'OFFICIER, après avoir jeté un coup d'œil circulaire dans la pièce.

Kann man noch hier Platz finden !... (Au sous-officier.)
Für viel Männer, ist es für acht Männer ? Ja ⁽¹⁵⁾ !...



LE SOUS-OFFICIER

Acht Männern, es ist schön viel, mein leutnant ⁽¹⁶⁾ !

L'OFFICIER

Zu viel ⁽¹⁷⁾ ! Brute imbécile, triple extrait de porc ! Zu viel ! Dù findest das es zù viel ist ⁽¹⁸⁾ ? (Le menaçant de sa cravache.)

LE SOUS-OFFICIER

Nein, mein leutnant, es ist nicht zù viel ⁽¹⁹⁾ !

L'OFFICIER, satisfait et parlant cette fois en français.

Ach ! (Se mettant en colère.) Et, pourtant si, c'est beaucoup ! (Désignant au sous-officier la porte du fond et lui parlant allemand.) Schwein, öfme diese Tür ⁽²⁰⁾ ! (Le sous-officier ouvre la porte.) Là, comme ça, c'est bien ! comme ça, ça n'est pas beaucoup. (Sa colère monte de nouveau.) Beaucoup ! beaucoup ! Tu voudrais sans doute, homme qui ne mérite pas le Grand Empereur que nous avons, que ces prisonniers fussent logés dans un palace ! Voilà ! ça sera bon comme cela. (S'adressant à un soldat qui garde la porte.) Macht zehn Manner eintreten ! Du siehst das es nich zu viel ist ⁽²¹⁾ !... (Dix hommes entrent et vont se caser là où ils trouvent de la place. Deux de ces malheureux, affamés, se précipitent sur un restant de pain qui traîne sur la table, et se l'arrachent l'un à l'autre comme des fauves s'arracheraient un morceau de viande sanglante.)

SPIECKAERT

Ils vont encore nous en coller ?

DURAND, comptant.

Oui, dix !

SPIECKAERT

Ce que ça va puer ici demain matin !

L'OFFICIER

Dans dix minutes, éteignez. Je ne veux pas de lumière, et pas fumer ! Surtout, pas de fenêtre ouverte. (Des prisonniers murmurent, ce qui provoque une nouvelle explosion de colère de l'officier.) Quoi ? quoi ? on réclame ?

Couchez-vous ! (D'une bourrade, il envoie Spieckaert rouler sur le parquet et sort en ouvrant la porte d'un coup de poing. Le sous-officier reste.)

SPIECKAERT, assis par terre, contemple d'un air comique l'officier qui sort.



Là ! comme ça, au moins, ils finiront bien par se rendre sympathiques ! (Les autres éclatent de rire.)

NOËL

(C'est un des prisonniers qui viennent d'entrer. Il est vieux, vêtu avec recherche, porte un chapeau haut de forme et des riants clairs. En entrant, il a reconnu Jadot auquel il est allé serrer la main et avec lequel il cause à voix basse.)

... Drôle de guerre !

JADOT, qui déploie la chemise de nuit que sa fille lui a apportée.

Vous trouvez ?

NOËL, en déposant son chapeau, sa canne et ses gants.

Vous pas ? En prison, moi ! Et avec des gens auxquels je n'ai même pas été présenté ! Drôle de guerre !...

JADOT, ironique.

C'est le mot !

NOËL, cherchant du regard.

Où se couche-t-on ?

JADOT, désignant le plancher.

Là.

NOËL, estomaqué.

Par terre ? Oh ! (Il se dirige vers le fauteuil pour s'y asseoir.)

JADOT, l'arrêtant.

Non, pas là, s'il vous plaît !

NOËL

Ah ! c'est votre place, pardon.

JADOT, désignant Durand.

Non, c'est celle de ce pauvre diable.

NOËL, étonné.

Comment ça ?...

JADOT

Parfaitement. Nous la lui avons cédée. Il a une hypertrophie du cœur ; alors, couché... Vous comprenez...

NOËL

Parfaitement.

SPIECKAERT, installant Durand dans son fauteuil.

Allez, petit Suisse, je vais rouler ta couverture autour de ces jambes.

DURAND

Merci, monsieur Spieckaert, vous êtes gentil. (Il s'installe après s'être douillettement enfoncé dans son fauteuil ; ce pauvre débris de l'humanité pousse un profond soupir de satisfaction, ferme doucement les yeux et dit :) Ah ! on est bien !...

NOËL, le regardant avec ahurissement,

Tu parles !

LE SOUS-OFFICIER, brutal.

Schlaff !

(Le canon fait rage au dehors.)

JADOT, à Noël.

Vous entendez ?

NOËL

Oui, cette fois, c'est le vrai siège d'Anvers qui commence.

JADOT, grave.

Oui, je le crois. (Après un temps, avec, dans le regard, une expression tragique.) Anvers est perdu !

NOËL

Comment ?

JADOT

Anvers tombera avant dix jours !

NOËL, au comble de l'étonnement.

Vous êtes fou ! Tout le monde, au contraire...

JADOT

Oui, tout le monde ; mais moi, je sais. J'étais, ne l'oubliez pas, au service de la direction de l'artillerie, alors, je sais...

NOËL

Mais alors, nous sommes foutus !

JADOT

Oui, nous sommes perdus. Mais ça, nous le savions d'avance. Seulement, les Alliés seront vainqueurs !

NOËL

Oui.

JADOT

Tout est là !

LE SOUS-OFFICIER, se promenant dans la chambre d'un pas lourd et bruyant, laisse à chaque instant tomber la crosse de son fusil sur le plancher. Entendant parler Noël et Jadot, il les interrompt avec un air terrible.

Schlaff !...

(Murmures.)

VOET CAPOEN, au sous-officier.

Laissez-nous dormir !

LE SOUS-OFFICIER, hurlant de rage, en français.

Dormir ! dormir ! Vous voulez dormir ; et moi, je ne peux pas dormir ! Les prisonniers peuvent dormir, et les pauvres soldats allemands ne peuvent pas dormir !

NOËL

Quelle brute !

JADOT

Attendez. (S'adressant au sous-officier.) Est-ce que vous êtes marié ?

LE SOUS-OFFICIER

Oui, je suis marié.

JADOT

Ah !... Vous avez des enfants ?

LE SOUS-OFFICIER

Oui, j'ai des enfants... j'ai sept enfants !...

(Il fond en larmes, en se laissant tomber sur une chaise et en enfouissant sa tête rousse et toute embroussaillée de barbe dans ses bras croisés sur le dossier de la chaise. Jusqu'au baisser du rideau, son grand corps est secoué par les sanglots.)

JADOT

En voilà un de foutu pour la nuit !



RIDEAU

Nota. — Pour les représentations, tout le dialogue en allemand de la scène précédente peut être dit en français, mais avec un accent allemand très prononcé.

ACTE III

Chez Jadot. — La salle à manger des grands jours, au rez-de-chaussée, avec fenêtre donnant sur la rue ; deux portes à droite. — Mobilier bourgeois mais modeste, d'un style Louis-Philippe attendrissant : acajou de famille. La garniture de la fenêtre est particulièrement bien soignée. Sur un bahut, trône, sous un globe, le bouquet de fleurs d'oranger qui orna, le jour de son mariage, le corsage de M^{me} Jadot. La table est dressée.

SCÈNE PREMIÈRE

CATHERINE, LUCIEN, THÉRÈSE

CATHERINE, à Lucien.

Voyons, maintenant, récite-moi le compliment que tu diras tout à l'heure, quand bon papa reviendra.

LUCIEN

Oui, ma tante, voilà : (Il prend une pose.) « Cher bon papa... »

THÉRÈSE

Cet amour !

CATHERINE

Tais-toi, maman.

THÉRÈSE

Oui, Catherine.

LUCIEN, regardant sa grand'mère avec un petit air supérieur de reproche.

Je recommence : « Cher bon papa... Enfin ! tu nous reviens ! Enfin, les hommes méchants qui ont ravagé notre pays, brûlé nos villes, tué nos papas, nos mamans, pillé nos maisons, emmené nos frères en esclavage, ont été forcés de te rendre à notre amour ; leur méchanceté n'a pas pu établir de preuve contre toi.

« Je suis encore un bien petit garçon, mais j'ai déjà beaucoup pleuré ! Avant que cette guerre éclate, j'aimais tous les hommes ; mais, à présent, quand je passe à côté de ces Allemands, qui nous font tant souffrir, quand je vois leurs soldats dans nos rues, je sens mon petit cœur qui se serre, des larmes me viennent aux yeux et je crispe les poings, et je voudrais les battre, et je voudrais les mordre !

« Ma tante m'a dit que c'était ça la haine. Je te promets, bon papa chéri, que, cette haine, je la garderai pieusement en souvenir de tout le mal qu'ils nous ont fait. Et je... je...

CATHERINE, continuant le récit avec une expression de haine farouche.

... je la léguerais plus tard à mes enfants, aux enfants de mes enfants, qui la transmettront à leurs petits enfants

pour que jamais, à travers les temps qui viendront, on n'oublie !

LUCIEN qui, maintenant, se rappelle.

« Je n'ai qu'un chagrin aujourd'hui, bon papa, c'est que mes petits bras soient encore trop faibles pour aller me battre à côté de mon grand ami Pierre, pour aller te venger, venger bonne maman, venger ma tante, venger toutes les femmes qui pleurent, les vieillards qui appellent la mort, et les petits enfants auxquels ils ont appris la haine. Bon papa, je te promets que je me souviendrai, et...

CATHERINE

... s'il en est qui se détournent de notre douleur...

CATHERINE et LUCIEN, ensemble.

... s'il en est que son spectacle affaiblit, tant pis pour eux : ceux-là ne sont pas dignes que nous les aimions. »

THÉRÈSE

Oh ! mon petit ! mon petit ! (Elle pleure en le tenant embrassé, tandis que Catherine sanglote éperdument. Tout à coup le timbre de la porte d'entrée retentit.)

THÉRÈSE, domptant son émotion.

On sonne, je me sauve...

LUCIEN

Je vais ouvrir.

SCÈNE II

LES MÊMES, SUZANNE

SUZANNE, dans le vestibule.

Bonjour, monsieur Lucien ! Est-ce que M^{lle} Catherine est ici ?

LUCIEN

Oui, Suzanne, entrez ! Précisément, je prenais ma leçon.

SUZANNE

Oh ! alors, je vais attendre.

LUCIEN

Non, non, c'était fini !...

CATHERINE, se dirigeant vers la porte.

Entre, Suzanne. (Suzanne entre. Elle est vêtue proprement, mais pauvrement ; ses yeux bistrés sont las et ont l'expression un peu gênée de ceux qui ne sont pas heureux. Elle sourit gentiment à Catherine en déposant sur le seuil de la porte son grand panier de marchande de fleurs, dans le fond duquel elle va chercher deux belles roses, les seules qui lui restent.) Comme tu as l'air fatiguée ! Bonjour, Suzanne. (Elle l'embrasse). Tu as trop

travaillé, aujourd'hui ! Tu sais que je ne veux pas que tu te fatigues comme ça. Si tu reviens encore ici avec une mine pareille, je ne te laisserai plus vendre ni des fleurs, nie Le 1914 ».Et alors, ton papa, quand il reviendra, ne sera pas content. As-tu bien vendu, au moins ?



SUZANNE, piteuse.

Je n'ai presque rien vendu.

CATHERINE

Console-toi, je t'achète toutes les fleurs qui te restent. Ce sera pour papa.

LUCIEN, joyeux.

Tu sais, bon papa revient aujourd'hui ; il sort de prison.

CATHERINE

Oui, ils l'ont acquitté !

SUZANNE

Je le savais, mademoiselle.

CATHERINE

Ah ! tu le savais ?

SUZANNE

La dame de la rue du Trône, à qui vous m'avez recommandée et qui m'achète des fleurs, me l'a dit ce matin. C'est même pour cela que je suis venue vous apporter ces deux roses pour M. Jadot.

(Elle donne les fleurs à Catherine.)

CATHERINE

Comme tu es gentille d'avoir pensé à mon père !

SUZANNE

Oh ! non, mademoiselle Catherine. Je sais tout ce que nous vous devons.

CATHERINE

Comment ?

SUZANNE

Oui, j'ai vu M. Spieckaert ; vous savez, celui qui a été en prison avec papa, avant qu'il ne soit envoyé en Allemagne, et avec M. Jadot. Il est sorti de Saint-Gilles hier, et il est venu voir maman.

CATHERINE

Ah !

SUZANNE

Oui, il lui a dit que les femmes des prisonniers civils n'avaient droit à aucune indemnité. Alors, j'ai compris que l'indemnité de un franc par jour que nous recevions, c'était vous qui nous la donniez. Je venais aussi vous dire qu'à présent, avec les fleurs et le « 1914 », je me fais deux francs cinquante et parfois trois francs par jour. Oui, j'ai conservé tous les clients que vous m'aviez procurés, et je m'en suis fait quelques autres. Cet argent suffit pour nous quatre. Vous pouvez être tranquille : je ne toucherai pas au livret de la Caisse d'épargne de papa, et il sera très content quand il reviendra.

LUCIEN, prenant les roses des mains de Catherine.

Donne, ma tante, je vais les mettre dans l'eau. (Les respirant.) Oh ! qu'elles sentent bon !

(Il sort.)

CATHERINE, à Suzanne.

Tu es une bonne petite fille !

SUZANNE

J'avais fait un si joli bouquet pour M. Jadot !

CATHERINE

Il est très joli.

SUZANNE

Oh ! pas celui-là ; celui que j'avais fait pour M. Jadot, je l'ai donné !

CATHERINE, étonnée.

Ah !

SUZANNE

Oui, j'ai peut-être mal fait ?

CATHERINE

Je ne sais pas.

SUZANNE

Ce matin, je portais mes fleurs à la dame de la rue du Trône. J'étais presque arrivée, quand j'ai entendu un bruit de gens qui parlaient dans la rue, comme beaucoup de gens

qui auraient parlé tous ensemble. Alors, j'ai vite porté mes fleurs à la dame et j'ai couru avec mon panier du côté d'où le bruit venait. Plus je m'approchais, plus ce bruit ressemblait à une chanson. Ça faisait, vous savez, comme du vent qui chante dans un coquillage. Et puis, en tournant la rue, j'ai vu un corbillard. Derrière le corbillard, trois soldats allemands ; et plus loin, beaucoup de monde qui suivait et qui chantait, sans ouvrir la bouche, la Marseillaise ! C'était beau, mademoiselle !

CATHERINE, étonnée et émue.

La Marseillaise !

SUZANNE

Oui. Oh ! je la connais : nous l'entendions souvent à la Maison du Peuple, avec papa. Alors, j'ai demandé à une pauvre femme, qui suivait le corbillard en chantant avec les autres, ce qu'il y avait. Elle m'a répondu : « C'est un petit soldat français qui est mort à l'hôpital militaire. Ceux de la kommandantur ont défendu qu'on mette un drapeau ou même des fleurs sur son cercueil ; mais, nous autres, nous avons voulu tout de même lui donner quelque chose, et nous lui chantons la Marseillaise. » Alors, moi aussi, j'ai suivi, avec mes fleurs, en chantant. Au cimetière, je me suis cachée derrière une tombe, et quand les trois soldats allemands sont partis, je suis sortie de ma cachette et j'ai jeté mes fleurs, toutes mes fleurs, sur le cercueil du petit soldat. Et puis, je me suis souvenue que M. Jadot reviendrait aujourd'hui ; alors, j'ai repris deux roses dans la tombe. J'ai bien pensé que tu ne serais pas fâchée, mademoiselle, et ton papa non plus. (Après un temps.) Au revoir, mademoiselle Catherine, il est tard, maman sera inquiète.

(Suzanne reprend son panier et s'apprête à sortir.)

CATHERINE, prend tout le dessert qui est sur la table et, très émue, le met dans le panier de Suzanne.

Tiens, c'est pour toi, pour ta maman, pour ton petit frère... et pour ta petite sœur.

SUZANNE

Oh ! non, merci, mademoiselle, non !

CATHERINE, serrant Suzanne dans ses bras et l'embrassant très fort.

Au revoir, Suzanne, reviens demain. J'ai beaucoup de plaisir à te voir ; si j'avais un jour une petite fille, je voudrais qu'elle fût comme toi.

SUZANNE

Oh !

CATHERINE

Mais oui.

SUZANNE, avec conviction.

Elle sera mieux !

CATHERINE

Ce ne serait pas possible !

SUZANNE

Oh si ! parce que vous serez une vraie dame, et que les enfants des dames sont toujours plus gentils. Je rêve quelquefois que je suis une vraie dame et que j'ai une jolie petite fille bien habillée ! Quand je me réveille, ça fait tout drôle !

LUCIEN, entrant avec les deux roses dans un vase.

Regarde, ma tante, comme elles sont jolies !

CATHERINE, à Lucien.

Suzanne s'en va, dis-lui bonjour.

LUCIEN, tendant la main à Suzanne.

Au revoir, Suzanne.

CATHERINE, à Lucien.

Embrasse-la.

LUCIEN, gentiment.

Oh ! mais oui, ma tante. (Ils s'embrassent tous les deux.)

SUZANNE

Au revoir, Lucien ! (A Catherine.) Au revoir, mademoiselle, et merci pour les gâteaux. Je cours bien vite à la maison. (Elle se sauve ; on entend le bruit de la porte de la rue qui se ferme.)

LUCIEN, à Catherine.

Pourquoi tu m'as dit de l'embrasser ? Bobonne ne veut jamais que j'embrasse les enfants de la rue.

CATHERINE, rêveuse.

C'est que Bobonne ne les connaît pas tous, les enfants de la rue...

SCÈNE III

LES MÊMES, THÉRÈSE.

(Thérèse entre. Elle a mis un tablier pour surveiller ses fourneaux.)

THÉRÈSE

Tu sais, il va être trop cuit, mon gigot ! Lui qui l'aime saignant !

CATHERINE, rangeant la table.

Retire-le du four.

THÉRÈSE

C'est ce que j'ai fait, mais il va sécher. Quelle heure est-il ? (Elle regarde la pendule.) Sept heures moins deux minutes... (Inquiète.) Catherine, tu es sûre, n'est-ce pas, qu'il a été acquitté ?

CATHERINE

Tout à fait sûre, maman. Tu ne vas pas t'inquiéter, maintenant ? Il n'y avait plus qu'à remplir quelques formalités administratives ; mais, tu sais, c'est toujours très long, et ils sont moins pressés que nous.

THÉRÈSE, se retournant, à Catherine.

C'est parce que tu m'avais dit vers sept heures.

CATHERINE

Il est sept heures, maman. Tiens, elles sonnent. (On entend le timbre de la pendule.)

THÉRÈSE

C'est vrai ; mais, tu sais, on a toujours si peur...

CATHERINE

Calme-toi, maman ; dans un quart d'heure, une demi-heure au plus, papa sera rentré.

THÉRÈSE

Une demi-heure ! Et mon gigot ! (Examinant la table.) Eh bien ! eh bien !

CATHERINE

Quoi ?

THÉRÈSE

Mon dessert ! Lucien, tu as pris mon dessert ?

LUCIEN, qui, dans un coin, feuillette un livre d'images

Mais non, Bobonne.

CATHERINE

C'est moi qui l'ai pris.

THÉRÈSE, se remettant de sa stupéfaction.

Ah ! Tu l'as mis de côté. Tu as bien fait, pour les mouches. Ce qu'il y en a, de ces sales bêtes, depuis que les Allemands sont ici. Ça doit être leur odeur...

CATHERINE

Non, maman, je n'ai pas mis le dessert de côté, je l'ai donné à Suzanne.

THÉRÈSE

Quelle Suzanne ?

CATHERINE

La petite Suzanne, la marchande de fleurs.

THÉRÈSE, riant.

Ah ! c'est une farce !

CATHERINE

Non, ce n'est pas une farce.

THÉRÈSE

C'est vrai ? Tu as donné le dessert, tout mon dessert, le dessert que j'avais acheté pour ton père, à une petite mendiante ?

CATHERINE

D'abord, Suzanne n'est pas une petite mendiante.

THÉRÈSE

Catherine, je crois que vous devenez folle !

CATHERINE

Non, maman ; je suis même un peu honteuse de ne lui avoir donné que le dessert.

THÉRÈSE

Eh bien, merci ! il aurait peut-être fallu lui donner aussi mon gigot ?

CATHERINE

Maman, sais-tu ce qu'elle a donné, elle, aujourd'hui ?... Tout son dîner et puis celui de sa maman, et puis celui de

son frère et celui de sa sœur !

THÉRÈSE

Comment ?

CATHERINE

Oui, tu sais, les fleurs qu'elle vend pour vivre, elle les a toutes données pour un soldat français, un pauvre petit soldat français qu'on a enterré ce matin...

THÉRÈSE, confuse.

Ah !

CATHERINE

... sauf ces deux roses qu'elle a apportées pour papa. Tu vois, maman, que, ne donner que son dessert seulement, c'est ne rien donner !...

THÉRÈSE

Tu as raison. Eh bien, comme dessert, tu raconteras cela à ton père après le dîner !

CATHERINE

Et il n'en aura jamais mangé de meilleur !

THÉRÈSE

Tout de même, hein, Catherine, les pauvres gens !

CATHERINE

Oui, maman. Vois-tu, il faut que nous les aimions, les pauvres gens.

THÉRÈSE, après un temps de méditation, pensant à son gigot.

Je vais aller l'arroser. (Elle se dirige vers la porte ; on sonne, elle se précipite, très émue.) C'est lui ! c'est lui !

LUCIEN, sautant de joie.

Bon papa ! C'est bon papa ! Oh ! c'est mon bon papa ! bon papa !

SCÈNE IV

LES MÊMES, FRAIGNEUX.

THÉRÈSE, du vestibule.

Vous pouvez vous vanter, vous, de m'en avoir donné une fausse joie !

FRAIGNEUX

Comment ça, madame Jadot ?

THÉRÈSE, riant.

J'ai cru que c'était Jadot. Entrez.

FRAIGNEUX

Oh ! Si j'avais pu prévoir. (Il entre en suivant Thérèse.)

THÉRÈSE, souriant.

Vous seriez venu tout de même.

FRAIGNEUX

Oui. C'est que je dois vous dire une bonne chose, madame Jadot : il ne tardera pas.

THÉRÈSE et CATHERINE

Ah !

FRAIGNEUX

Oui, je viens de la Kommandantur.

CATHERINE

Ah !

THÉRÈSE

Eh bien ?

FRAIGNEUX

J'allais faire viser un passeport pour cette pauvre madame... Oui, vous savez, cette dame... (Voyant l'impatience de Thérèse et de Catherine.) Oui, ça vous est égal. Alors, dans un couloir, j'ai aperçu Jadot.

THÉRÈSE, vivement.

Vous l'avez vu ?

CATHERINE

Il a bonne mine ?

THÉRÈSE

Il n'a pas maigri ?

CATHERINE

Il avait l'air gai ?

THÉRÈSE, avec volubilité.

Vous ne l'avez pas trouvé changé ? Pauvre Jadot ! Et qu'est-ce qu'il vous a dit ? Mais parlez, au moins, vous ne dites rien !

CATHERINE, un peu énervée.

Oui, parlez. Mais c'est toi, maman, qui parles tout le temps !

THÉRÈSE

Enfin, comment est-il ? Oui, comment est-il ?

FRAIGNEUX

Je n'en sais rien. Quand je l'ai vu entre deux soldats allemands, j'ai été si ému que je n'ai plus rien vu, ma tête tournait ; et, quand je suis revenu de ce petit étourdissement, parti... Il n'était plus là !

THÉRÈSE, désolée.

Oh !

FRAIGNEUX

Attendez, madame Jadot ; je me suis renseigné aussitôt, et j'ai appris qu'un le faisait attendre pour lui rendre les papiers qu'on avait emportés d'ici quand on a perquisitionné.

THÉRÈSE, très aimable.

Mais asseyez-vous, Fraigneux, asseyez-vous.

CATHERINE, maintenant de fort bonne humeur, débarrasse Fraigneux de son chapeau et de sa canne, et remet ces objets à Lucien.

Tiens, porte ça au porte-manteau. (A Fraigneux.) Vous dînez avec nous, Fraigneux ?

THÉRÈSE

Vous savez, un petit diner de guerre.

FRAIGNEUX

Non, madame Jadot, merci ; ce soir il faut que vous diniez en famille.

CATHERINE

Un verre de vin ?

FRAIGNEUX

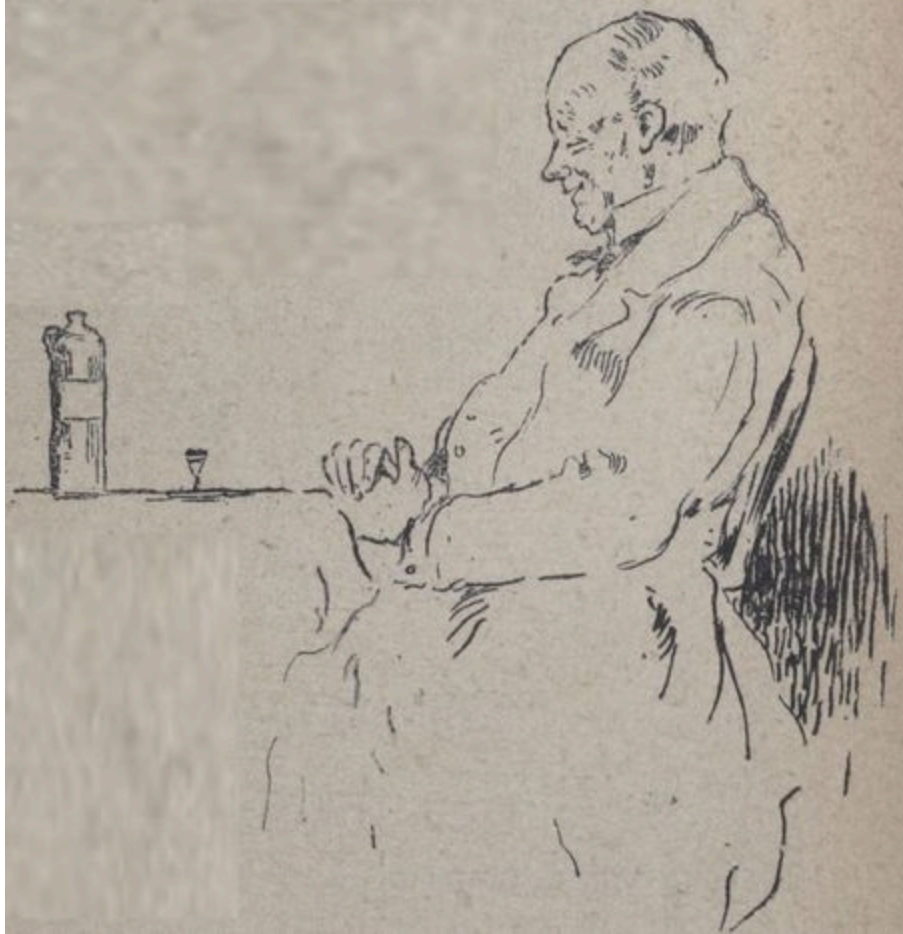
Mon Dieu...

THÉRÈSE

Une « petite goutte », plutôt, hein ? Une petite goutte ? Je sais que, de temps en temps, il aime sa « petite goutte ». (Catherine va chercher un flacon de liqueur sur le buffet et un verre, qu'elle place devant Fraigneux.)

FRAIGNEUX, prenant sa « petite goutte ».

C'est le lait des vieillards. (Continuant sa pensée.) Oui, je ne serais même venu que demain, mais je n'ai pas pu y résister. Songez donc, Jadot ! Depuis le régiment, nous ne nous sommes plus quittés ! Il était mon maréchal-des-logis chef, et moi j'étais son fourrier. Oui, il a toujours été mon supérieur. Quand il est entré au ministère, j'y suis entré aussi. Il est devenu sous-chef, moi je suis resté huissier, son huissier ! J'aimais mieux ça !



CATHERINE

Pourquoi ?

FRAIGNEUX

Je n'ai jamais été ambitieux, et puis...

THÉRÈSE, l'interrompant et ne s'intéressant pas du tout à ce qu'il dit.

Mon Dieu ! Moi qui vous écoute, j'oublie mon gigot ! (Elle se lève pour sortir.)

CATHERINE

Mais non, laisse, maman ; j'y vais. D'ailleurs, il faut que je fasse dîner Lucien.

LUCIEN

Oh ! ma tante, je voudrais attendre bon papa.

CATHERINE

Tu l'attendras, seulement tu l'attendras en dînant. A tout à l'heure, Fraigneux.

(Elle sort avec Lucien.)

SCÈNE V

THÉRÈSE, FRAIGNEUX

THÉRÈSE

Vous regardez ma table ?

FRAIGNEUX

Elle est belle, madame Jadot.

THÉRÈSE

Ça fait bien, cette corbeille ? Catherine a voulu que nous dînions ici, dans la belle salle à manger. C'est un peu plus gênant, parce que, depuis la guerre, nous n'avons plus de

servante, mais c'est mieux, Catherine a raison. Ce sera comme autrefois, aux jours de fête. Je me sens toute contente aujourd'hui ; c'est curieux, hein, il ne me semble plus que c'est la guerre.

FRAIGNEUX

C'est tout naturel, madame Jadot, une grande joie individuelle peut faire oublier, pour un temps plus ou moins long, une douleur collective.

THÉRÈSE

Sapristi, Fraigneux, comme vous êtes savant, pour un huissier !

FRAIGNEUX, modestement.

Oh ! non, madame Jadot ; seulement les huissiers, dans les ministères, ont le temps de penser. C'est une des raisons pour lesquelles je n'ai pas tenu à avoir de l'avancement. Oui, on n'a pour ainsi dire rien à faire une fois midi. Le matin, on a le courrier ; on lit les cartes postales de ces messieurs, leurs journaux : eux ne les lisent que l'après-midi. Alors, on pense. C'est une habitude qu'on prend. Il y en avait, aussi, qui dormaient ; moi je pensais.

THÉRÈSE, distraite.

Et quelles nouvelles, à part cela, Fraigneux ? (Elle regarde par la fenêtre.)

FRAIGNEUX

Pas grand'chose, sinon que des bruits fâcheux courent sur le siège d'Anvers. (Apercevant Thérèse qui guette à la

fenêtre le retour de Jadot.) Mais ce n'est pas le moment...

THÉRÈSE, nerveuse.

Vous ne trouvez pas qu'il tarde, Jadot ? (Distraitement.) Hein, mon pauvre Fraigneux, quelle chose terrible que la guerre !

FRAIGNEUX

Terrible ! et pour moi incompréhensible ! Enfin, est-il possible que des hommes, des millions d'hommes se jettent ainsi les uns sur les autres ? Tenez, l'autre jour, en lisant un ouvrage sur la vie des insectes, qu'un de ces messieurs avait oublié sur son bureau, je m'imaginai le bon Dieu courbé sur notre humanité qu'il contemplait à travers une loupe comme un entomologiste contemple un nid de fourmis. (A partir de ce moment, M^{me} Jadot ne l'écoute plus, et, obstinément, regarde dans la rue.) En nous regardant, il s'écriait : « Mais qu'est-ce qu'ils ont encore à se battre ainsi ? Je leur ai donné les splendeurs de pays merveilleux, le blé, la vigne, les fruits, les fleurs ! Ils en auraient plus qu'il ne leur en faudrait pour eux tous, et pourtant j'en vois qui meurent de faim et d'autres qui meurent d'indigestion. Et ils se battent ! ils se battent ! Voici qu'ils piétinent les champs qu'ils ontensemencés, qu'ils brûlent les villes qu'ils ont construites, et leurs usines, et des palais, des cathédrales à présent aussi belles, ma foi, que les ruches des abeilles. Ils saccagent tout, ils démolissent tout, pour le plaisir, dirait-on. » Puis, rejetant sa loupe avec dégoût, le bon Dieu ajoutait : « Décidément, ils sont trop bêtes ! J'ai eu tort de les gâter. » Ne pensez-vous pas, en vérité, qu'il avait raison, madame Jadot ?

THÉRÈSE, distraite.

Certainement, il avait raison, ce garçon.

FRAIGNEUX, avec un sourire indulgent.

Ce garçon ? (M^{me} Jadot ouvre précipitamment la fenêtre et se penche au dehors.)

THÉRÈSE

C'est lui, là-bas ; il vient ! Catherine, Lucien, c'est lui ! Le voilà ! Fraigneux, c'est lui ! (Elle s'agite et bouscule tout.)

CATHERINE, entrant.

C'est bon papa !

LUCIEN

Bon papa ! bon papa ! Où ça, bon papa ? Où ça ?

THÉRÈSE

Lucien ! Où est Lucien ?

LUCIEN, se précipitant dans la rue.

Bon papa ! bon papa !
(Fraigneux est resté dans la salle à manger, et nerveusement, les mains tremblantes, attend, les yeux fixés sur la porte du vestibule. Quand Jadot apparaît sur le seuil, on devine, au mouvement de Fraigneux, qu'il est là, sur le point d'entrer.)

SCÈNE VI
LES MÊMES, JADOT

JADOT, du dehors.

Ah ! mes enfants !

THÉRÈSE

Antoine !

CATHERINE

Papa !

JADOT

Mes enfants !

LUCIEN

C'est mon bon papal c'est mon bon papa !
(Toutes ces phrases sont entrecoupées de baisers. Enfin, le groupe, étroitement resserré, pénètre dans la salle à manger, Jadot portant Lucien dans ses bras.)

JADOT, apercevant Fraigneux.

Ah ! non des os ! Fraigneux ! Fraigneux, toi aussi, je suis content de te voir ! J'ai souvent pensé à toi, là-haut !
(Il dépose Lucien sur le sol.)

FRAIGNEUX, très ému.

A moi ? Ah ! c'est vrai ? Tu as pensé à moi ? Tu as eu le temps de penser à moi ? (Avec émotion.) Ah ! je suis content parce que, avec ta brave femme et les petits, je n'aurais pas cru que tu aurais eu le temps de penser à moi.

JADOT

Grosse bête, embrasse-moi, vieille jalouse !

FRAIGNEUX, se précipitant dans ses bras.

Ah ! mon vieux ! mon vieux ! Les salauds ! hein ? les salauds ! Toi ! t'avoir emprisonné, toi !

THÉRÈSE, à Jadot.

Tourne voir un peu, que je te regarde (Après l'avoir contemplé un instant.) Tu as un peu maigri. Catherine m'avait dit pourtant que tu mangeais bien.

JADOT

Ça reviendra.

LUCIEN, prenant son bouquet que lui passe sa tante.

Bon papa.

THÉRÈSE, tapotant les joues de Jadot.

Oui, ça reviendra vite. Je te soignerai bien, va !

LUCIEN, insistant.

Bon papa...

THÉRÈSE

Comme ça m'a paru long !

LUCIEN, insistant davantage.

Bon papa !

JADOT

Et à moi !

THÉRÈSE

J'ai cru que tu ne reviendrais jamais.

LUCIEN, criant.

Bon papa ! et mes fleurs ! Tu n'as pas vu mes fleurs !

JADOT

Oh ! c'est pour moi ! Comme elles sont belles ! (Il veut prendre Lucien dans ses bras, mais le petit résiste et pousse son grand-père dans le fauteuil.)

LUCIEN

Attends, attends, je dois te dire quelque chose (prenant la pose pour dire son compliment) : Bon papa, cher bon papa, je... (Il se précipite dans les bras de Jadot en pleurant.) J'ai oublié, mais je suis content ! je suis bien content ! Tu es là ! Promets-moi que tu n'iras plus jamais en prison. C'est si triste, quand tu es en prison.

JADOT, prend le petit sur ses genoux et l'embrasse. A
Catherine.

Et dis-moi, toi, ma grande ?

CATHERINE

Ah ! moi... (Elle l'embrasse.)

FRAIGNEUX, interrompant leurs effusions.

Maintenant, Jadot, je m'en vais ; je t'ai vu, je suis content,
je m'en vais.

JADOT

Tu ne dînes pas avec nous ?

FRAIGNEUX

Non, pas ce soir ; ce soir, c'est en famille que tu dois
dîner. (S'adressant à eux tous.) Vous devez rester en
famille.

JADOT

Mais tu es de la famille.

FRAIGNEUX

Non, non ; et puis, ce soir, tu ne t'apercevrais même pas
que je suis là. Je reviendrai demain, si vous le voulez bien,
madame Jadot, déjeuner.

JADOT

Comme tu voudras ! Au revoir, vieux.

FRAIGNEUX

Au revoir. (Il serre la main de Jadot.) Madame Jadot, au revoir, mademoiselle Catherine, Lucien. (Il se dirige vers la porte. A Jadot qui veut le reconduire.) Non, non, reste là, restez tous là, ne perdez pas une minute ; demain, ce sera mon tour.

JADOT

Dis donc, viens un peu avant le déjeuner, hein, fourrier !

FRAIGNEUX, faisant le salut militaire.

Oui, chef. (Il sort.)

THÉRÈSE

Quel brave homme, ce Fraigneux !

JADOT

Ah ! les vieux amis !

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins FRAIGNEUX.

CATHERINE, à Lucien.

Lucien, il va être temps d'aller dormir. Embrasse bon papa et bonne maman, et viens te coucher.

LUCIEN

Ah ! je voudrais rester encore un peu...

CATHERINE

Non, Lucien, il est tard. (A Jadot qui veut intervenir.) Non, papa, je t'assure que ça lui fait mal. Il est déjà si nerveux, ce soir !

JADOT

C'est vrai, tu as raison. (A Lucien.) Va te coucher bien vite, Lucien, et demain matin tu viendras jouer dans le grand lit avec bon papa.

LUCIEN, allant embrasser son grand-père.

Bonsoir, bon papa ; bonsoir, bonne maman. (Il se dirige vers Catherine qui l'attend à la porte de la salle à manger.)

THÉRÈSE

Catherine, reviens vite ; mon gigot va être tout sec. (A Lucien.) Lucien, n'oublie pas...

LUCIEN

Quoi ? (Catherine sort.)

THÉRÈSE, joignant les mains.

Tu sais ? (Allant auprès de lui et lui parlant à l'oreille.) Ta prière.

LUCIEN

Non, non, Bobonne.

CATHERINE, du dehors.

Maman, tu me dis de me dépêcher, et c'est toi qui le retiens. (Lucien sort. On entend dans l'escalier un bruit de conversation et de jeu entre Catherine et Lucien.)

JADOT

Qu'est-ce que tu lui disais, au petit ?

THÉRÈSE

Qu'il n'oublie pas sa prière pour Pierre.

JADOT

Ah oui, Pierre ! Justement j'allais te demander, je n'osais pas devant Catherine. Eh bien ! Pierre ?

THÉRÈSE

Plus de nouvelles depuis... voyons... depuis que Catherine a pu aller te voir à la Kommandantur.

JADOT

Il y a trois semaines ?

THÉRÈSE

Oui, elle avait reçu une lettre quelques jours auparavant.

JADOT

Je l'ai lue.

THÉRÈSE

Ah !

JADOT

Pauvre petite, comme elle doit être inquiète ! Elle ne te parle jamais de Pierre ?

THÉRÈSE

Si, parfois, mais elle est si vaillante ! Chaque fois qu'elle me parle de lui, elle dit : « Oui, oui, il reviendra, il reviendra, n'est-ce pas, maman ? » Et elle ajoute : « Moi, je suis sûre qu'il reviendra ! » On dirait qu'elle veut s'enfoncer cette idée dans la tête. Une fois, pourtant, je l'ai vue qui pleurait... Mais je ne savais pas pour qui elle pleurait, si c'était pour lui, pour toi. Il y a maintenant tant de sujets de pleurer ! Aujourd'hui, il ne faut pas. Tu es là et j'ai beau penser que nous sommes très malheureux, je ne peux pas m'empêcher d'être contente. C'est un jour de fête.

JADOT

Oui, c'est vrai, pour moi aussi, c'est comme un jour de fête.

THÉRÈSE

Tu sais, je crois que je serais morte s'ils t'avaient envoyé en Allemagne.

JADOT

Non, Thérèse, tu aurais eu du courage, comme les autres. Pense aux autres, aux mamans, aux papas qui ont des fils dans les tranchées, à notre pauvre petite Catherine. Vois comme elle a du courage.

THÉRÈSE

Ce n'est pas la même chose, Antoine ! Vois-tu, à force de vivre ensemble, à force de se connaître comme nous nous connaissons, rien qu'à nous regarder nous devinons ce que nous pensons et nous causons parfois longuement l'un avec l'autre en silence. Oui, on finit par ne plus faire qu'une seule personne. Je ne sais pas si tu me comprends bien ? Tiens, ma tête ne pense pas qu'elle aime mon cœur, et mon cœur ne sait pas s'il aime ma tête ; et, pourtant, si mon cœur cessait de battre, ma tête aussi mourrait. Si ta étais parti, je serais morte, Antoine, comme si mon cœur était parti.

JADOT

Thérèse, quand nous étions jeunes et beaux tous les deux..., car tu étais jolie !... (Il la contemple.)

THÉRÈSE, tout près de lui, la tête appuyée sur la sienne.

C'est toi qui étais beau.

ANTOINE

Tu m'as dit bien des jolies choses.

THÉRÈSE

Toi, tu m'en as dit aussi.

ANTOINE

Mais aucune n'était aussi belle que celles que tu viens de me dire à présent. Je t'aime, Thérèse.

THÉRÈSE

Je t'aime aussi, Antoine.

(Ils s'embrassent.)

SCÈNE VIII

**LES MÊMES, CATHERINE, FRANÇOIS, puis
SIEGFRIED.**

CATHERINE, dont, par l'ouverture du monte-plats, on entend la voix qui monte.

Maman, la soupe est dans le monte-plats. Veux-tu tirer ?

THÉRÈSE, allant au monte-plats.

Oui, voilà !

JADOT, se précipitant.

Attends, j'y vais !

THÉRÈSE

Non, aujourd'hui tu ne feras rien. Assieds-toi là. (Tirant le monte-plats.) Tu as eu une bonne idée d'installer ce monte-plats, c'est si commode !

ANTOINE

Nous aurions dû tout de même dîner en bas.

THÉRÈSE

Non, Catherine a eu raison. Aujourd'hui c'est une fête ! (Mettant la soupière sur la table.) Là !...

CATHERINE, entrant.

Maman, le gigot ne sera pas sec du tout !

THÉRÈSE

Tant mieux !

JADOT

Il y a un gigot ?

THÉRÈSE

Oui, avec des haricots ! Et j'ai eu du mal à en trouver, des haricots !

ANTOINE

Des haricots ! c'est ce que je préfère ! Et de l'ail dans le gigot ?

THÉRÈSE

Oui, de l'ail, à cinquante centimes la gousse !

ANTOINE

Non ?

THÉRÈSE

Oui ! (A Catherine.) Il faudra la mettre de côté, elle pourra encore servir, ça garde peut-être son parfum. (Elle verse la soupe dans les assiettes et, lorsque tout le monde est servi, elle croise les mains.) Prions pour Pierre ! (Tous prient en silence puis font le signe de la croix et mangent.)

ANTOINE

Oh ! elle est bonne ! Thérèse, quelle soupe !

CATHERINE

Oui, elle est bonne.

THÉRÈSE

Il y a des os, dedans.

CATHERINE

Et il n'y a pas de cumin !

ANTOINE, éclatant de rire.

Ah ! oui, le cumin !

THÉRÈSE

Qu'est-ce que c'est que ça ?

ANTOINE

Catherine ne t'a pas dit ? (On sonne.)

CATHERINE

Ah ! zut, on sonne ! (Elle se lève et va ouvrir. Antoine mange son potage tandis que Thérèse, la cuiller à la hauteur de la bouche, écoute.)

CATHERINE, dans le vestibule.

C'est bien, merci. Quand vous retournerez encore à Anvers, vous irez voir.

FRANÇOIS, du vestibule.

Je ne crois pas que je pourrai encore passer. J'ai eu bien du mal aujourd'hui.

CATHERINE

Ah ! Enfin, vous verrez ! Tenez, voilà pour vous.

FRANÇOIS

Merci, mademoiselle ; je tâcherai, je vous promets que je tâcherai. (On entend le bruit de la porte qui se ferme. Catherine rentre dans la salle à manger.)

JADOT

Qu'est-ce que c'est ?

CATHERINE

C'est un pauvre diable qui fait la navette entre Anvers et Bruxelles. Il porte des lettres.

JADOT

Ah !

THÉRÈSE

Et ?...

CATHERINE

Non, rien ; mais ça ne m'étonne pas. Tu sais, papa, le général de Guise a strictement défendu, depuis quelque temps, aux soldats de la garnison d'Anvers de correspondre avec l'extérieur. Tu connais Pierre, il ne désobéira pas.

JADOT

Oh ! pour ça non ! Pierre...

CATHERINE

D'ailleurs, je ne suis pas inquiète ; il reviendra, il reviendra, je suis sûre qu'il reviendra ! (Catherine a fini de manger sa soupe et emporte la soupière vers le monte-plats ; on sonne.) Décidément, on ne va pas nous laisser manger tranquillement aujourd'hui !

THÉRÈSE

Laisse, Catherine, je vais ouvrir.

CATHERINE, se pressant.

Mais non. (Thérèse est déjà dans le vestibule et ouvre la porte de la rue.).

THÉRÈSE, du vestibule.

Comment, vous ? C'est vous, Siegfried ?

JADOT et CATHERINE

Siegfried !

SIEGFRIED, du vestibule.

Bonjour, madame.

JADOT, à Catherine.

Qu'est-ce qu'il veut ?

THÉRÈSE

Vous ne venez pas encore une fois, je suppose...

SIEGFRIED

Oh ! non, madame Jadot, non ! (Il entre dans la salle à manger sans qu'on l'en prie.) Ah ! voilà monsieur Jadot ! Et mademoiselle Catherine ! Bonjour, monsieur Jadot ! (Il tend

la main à Jadot qui fait semblant de ne pas la voir.) Bonjour, mademoiselle Catherine. (Catherine ne lui répond pas.)

THÉRÈSE, atterrée d'inquiétude.

Asseyez-vous. (Jadot a un geste d'impatience auquel Thérèse répond par geste qu'elle n'en peut mais.)

SIEGFRIED, en s'asseyant, à Jadot.

J'ai tenu, monsieur Jadot, à être un des premiers à vous féliciter.

THÉRÈSE, bas à Catherine.

Je vais chercher le gigot. (Elle sort.)

SIEGFRIED

Mais je vous dérange encore une fois à l'heure de votre repas, je n'ai pas de chance ! (Catherine dispose les assiettes sur la table.) Je venais vous dire aussi que j'avais fait tout mon possible pour vous éviter des ennuis plus graves que ceux que vous avez eus. Mon rapport a été...

JADOT

Oui, je sais, n'en parlons plus, voulez-vous ? Je suppose, d'ailleurs, que ce n'est pas uniquement pour cela que vous êtes venu ?

SIEGFRIED

Mon Dieu, monsieur Jadot, je voudrais que ce ne fût que pour cela...

CATHERINE

Il y a encore autre chose ?

SIEGFIED

Mon Dieu, mademoiselle...

CATHERINE

Voyons, monsieur Siegfried, répondez-moi franchement, aussi franchement que vous le pouvez. (Désignant ses parents.) Pourquoi voulez-vous les persécuter ? Enfin, qu'est-ce qu'ils vous ont fait, eux.

(A ce moment, Thérèse rentre, tenant le plat sur lequel est le gigot.)



THÉRÈSE, craintive.

Catherine...

CATHERINE

Laisse-moi, maman.

SIEGFRIED

Moi, mademoiselle Catherine ? Mais, au contraire...

CATHERINE

Vous n'avez qu'une raison de leur en vouloir : c'est qu'autrefois ils n'ont pas accueilli comme vous l'auriez souhaité certaine démarche que vous aviez faite auprès d'eux. Eh bien, pour qu'il n'y ait aucune espèce de malentendu, je préfère vous dire que c'est moi qui n'ai pas voulu de vous. Avouez que les événements m'ont donné singulièrement raison.

SIEGFRIED

Pourquoi ?

CATHERINE

Ah ! vous ne comprenez pas ?

SIEGFRIED

Non, je ne comprends pas. Et je regrette encore, aujourd'hui plus que jamais, de vous voir dans de si mauvaises dispositions. Je venais, au contraire, pour tâcher d'apaiser toutes ces petites rancunes.

CATHERINE

Petites rancunes !

SIEGFRIED

Ach, oui ! Il faudra bien que tout ça s'oublie un jour. Que voulez-vous ? C'est le pot de terre contre le pot de fer. Voyez, aujourd'hui, Anvers est pris.

JADOT, se levant.

Anvers ?

THÉRÈSE

Est pris ?

CATHERINE

Ce n'est pas vrai !

SIEGFRIED

Je vous assure.

CATHERINE

On connaît ça ! Ne le crois pas, papa ! Assieds-toi, ce n'est pas vrai ! (Jadot se rassied.)

SIEGFRIED

Je vous donne ma parole d'honneur. Vous ne le saviez pas ? Je croyais que vous le saviez, tout le monde en parle dans la ville. (Après un silence angoissé.) Ach ! oui, on s'était fait beaucoup des illusions sur Anvers. Nous autres, nous le savions bien qu'Anvers ne résisterait pas. C'est

nous qu'on a construit les forts... Alors... Et ce qu'il y a de plus malheureux, c'est qu'il y a eu tant de morts des deux côtés ! Et pourquoi ? Pour rien du tout ! Qu'est-ce que vous voulez que la pauvre petite Belgique elle fasse contre la grande puissance de l'Allemagne ? Quel dommage que vous n'avez pas laissé passer ! Quel dommage pour vous, pour nous, pour tout le monde ! Tout serait déjà fini aujourd'hui. (Après un temps.) Maintenant, qu'est ce qui va arriver ? Dans quelques jours toute la Belgique sera prise. Dans une semaine nous aurons Calais, et de là nous serons les maîtres de l'Angleterre. (A Jadot qui hausse les épaules.) Oui, monsieur Jadot, avec nos gros canons et nos zeppelins, et notre flotte, nous ferons un débarquement en Angleterre. Après ça, Paris. De toute manière, c'est la victoire. Enfin, (S'adressant à Jadot.) vous qui êtes un homme raisonnable, vous ne trouvez pas qu'il vaut mieux de s'entendre, pour les Belges ? C'est comme dans les affaires, ça : si on voit qu'on ne sait pas faire la concurrence, on s'associe... enfin ?

CATHERINE, terrifiante de colère contenue.

Allez-vous-en !

SIEGFRIED

C'est que...

CATHERINE

Allez-vous-en !...

SIEGFRIED veut répliquer.

Bien... Mais, c'est que... avant de partir, je dois encore vous dire quelque chose. (Il dépose lentement un objet

minuscule sur la table.) C'est la médaille de M. Pierre Gilbert, votre fiancé !

JADOT, redressé, d'un élan.

Mort ?

THÉRÈSE, dans un sanglot.

Oh !

(Elle observe Catherine qui a chancelé et s'est retenue de tomber en s'appuyant sur la desserte.)

SIEGFRIED

Oui, la médaille est arrivée tout à l'heure à la Kommandantur... J'aurais voulu vous l'annoncer avec plus de ménagements, mais... (Catherine semble ne plus rien entendre, elle est comme médusée par la médaille.) mademoiselle... (Il fait un pas vers la porte. A Jadot.) Vous réfléchirez, monsieur et madame Jadot ; moi, je n'ai pas changé. Je reviendrai... plus tard.. Oui, aujourd'hui, je comprends... il vaut mieux... J'ai du tact... (Au moment où Siegfried se retourne pour partir et se trouve en face de Catherine, elle lève le couteau à découper le pain — que sa main a rencontré sur la desserte lorsque, défaillante, elle s'y est raccrochée — et, d'un geste brusque, vengeur et magnifique, elle en frappe Siegfried qui s'écroule à ses pieds.)



JADOT

Catherine !

THÉRÈSE, terrorisée.

Mon Dieu !

CATHERINE, après avoir recouvert le visage de Siegfried avec une serviette qu'elle a prise, toute tremblante, sur la table, joint les mains.

Prions pour Pierre !

(Pendant que le rideau tombe, tous trois prient.)

RIDEAU

LE NOUVEAU THÉÂTRE

Les Pièces les plus récentes et les Succès
de nos

AUTEURS MODERNES

Maurice HENNEQUIN, Pierre VEBER et Henry DE GORSSE
Madame et son Filleul. Comédie 3 Actes

Pierre VEBER et Henry DE GORSSE
Chichi. Comédie 3 —
Un Réveillon au Père-Lachaise 3 —

Jean-François FONSON
La Kommandantur Comédie dramatique . . . 3 —
Les "Nouveaux Pauvres" (Prix 2 fr.).. 1 —

Jean-François FONSON et Fernand WICHELER
Le Mariage de M^{lle} Beulemans. . . Comédie 3 —
La Demoiselle de Magasin 3 —

Jacques ROULLET
Les Yeux. Comédie dramatique . . . 3 —
La Cocarde blanche. Drame historique . . . 5 —

Yves MIRANDE et Henri GÉROULE
Le mystérieux Jimmy. Comédie policière . . . 3 —

Daniel JOURDA
La Loi Comédie dramatique . . . 3 —

Georges COURTELINE et Léo MARCHÈS
Le Train de 8 heures 47 Pièce militaire.. . . . 5 —

BONIS-CHARANÇLE
La Traite des Blanches. Drame.. . . . 5 —

PIERRE DE WATTYNE
Le Sorcier rouge. Drame.. . . . 5 —

Georges MALDAGUE
Le "Blé-de-Lune" Drame.. . . . 5 —

Fortuné PAILLOT
Poupette Comédie 3 —

Maurice MAREIL et Vincent SCOTTO
Susie Opérette.. (Prix 2 fr.).. 3 —

Georges DE BUYSIEULX et Roger MARX
Premières Comédies. Recueil de 5 Comédies en 1 —

Félix LEBRUN et GRAMET
Le Théâtre au Salon Recueil de 5 petites Pièces en 1 —

Toutes ces pièces (en recueils in-18 Jésus, à 3 fr. 50) sont éditées à la

LIBRAIRIE THÉÂTRALE GEORGES ONDET
83, Faubourg Saint-Denis, PARIS

1 Ah ! fumer !

2 Non, pas cigarette... cigare.

3 Quoi ?

4 Un bon soufflet.

5 Merci bien !

6 Cachez vos cigarettes quand un officier viendra ; sans cela, serai puni.

7 Vous êtes Prussien ?

8 Non, je suis Bavarois.

9 Je suis Suisse.

10 Pourquoi êtes-vous en prison ?

11 C'est une chose terrible, la guerre !

12 Monsieur Jadot est-il ici ?

13 Venez !

14 Fixe ! voilà le lieutenant !

15 Il y a encore de la place ici ! — Pour combien d'hommes, c'est pour huit hommes ? Oui ! — Pour combien d'hommes, c'est pour huit

16 Huit hommes, c'est beaucoup, mon lieutenant !

17 C'est beaucoup ?

18 C'est beaucoup ? Tu trouves que c'est beaucoup ?

19 Non, mon lieutenant, ça n'est pas beaucoup !

20 Ouvre cette porte, cochon !

21 Faites entrer dix hommes ! Tu rois que ce n'est pas beaucoup !

La Kommandantur, comédie dramatique en 3 actes... [Londres, Criterium-Theater, 25 janvier 1915 ; Paris, Gymnase, 28 avril 1915.]

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65291003>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état

du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr